

UN BRIN DE CIEL

*

CONSTANCE J. HAMPTON

*
*
*
*
*

Édition A Wisp of Heaven
© 2016 Droit d'auteur Constance J. Hampton
Maison d'édition Hermesse James Boekerij, Pays-Bas
MMXVI-VIII

*

ISBN/EAN : 978-94-92980-00-7

*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Constance J. Hampton 2016
Hermesse James Boekerij, Pays-Bas

*

Le droit de Constance J. Hampton d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et événements sont imaginaires et ne doivent en aucune façon être interprétés comme étant réels. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements réels, des lieux ou des organisations n'est que pure coïncidence.

*

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

*

*

*

© 2015 Auteur Constance J. Hampton/Hermesse James Boekerij
(Pays-Bas)

Version originale : 'Een beetje Hemel'
MMXV-I-III

*

Tous les droits sont réservés.

Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, stocké dans une base de données et/ou rendu public sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, par photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

*

Tout dans ce livre n'est que fiction (l'invention de l'auteur). Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements, des lieux ou des traits caractéristiques n'est que pure coïncidence.

*

Je dédie ce livre à tous mes merveilleux amis de mon ancien groupe spirituel à Amstelveen, appelé Gateway, et à tous les amis que je me suis faits grâce à lui.

Je tiens tout particulièrement à exprimer ma gratitude envers Jan-Herman, mon mari et ami pour la vie, car il a fait preuve d'une grande patience à l'égard de mes projets et sans son aide, ce livre n'aurait jamais été possible.

Constance J. H.. Août 2016.

*
*
*



-

Yi King Hexagramme 49 : La Révolution

-

Signes mixtes : La Révolution refuse le Statu Quo

-

L'inverse n'est possible qu'au bon moment.

-

On ne devient l'Élu
Que lorsque
L'on a gagné
La confiance
De l'humanité toute entière.

-

Vos mots de passe sont :
Ordre et Clarté.

*
*
*

AIGUILLE DU MIDI

*

Elle s'accroupit d'un air morose sur la terrasse en bois verglacée et fit tout son possible pour ne plus claquer des dents.

Dieu du ciel, qu'est-ce qu'elle avait froid ! Son jean de marque était pratiquement gelé alors que ses fesses n'avaient même pas encore touché le sol glacial.

Elle s'efforça de ne plus penser au froid. Elle prit sa tête entre ses deux mains car elle avait l'impression d'avoir une gueule de bois incurable. Sa mâchoire picotait tandis que la migraine inévitable qui survenait toujours après ses « téléportations » s'emparait de son cerveau.

— Eli, Eli..., chanta-t-elle doucement.

Son amie Karlijn lui avait appris que chanter aidait parfois. Son amie qui, depuis de nombreuses années, occupait une tombe solitaire dans un cimetière de La Haye. Oh, Karlijn ! Tu as joué avec des choses auxquelles tu n'étais pas préparée, et regarde où cela t'a conduit...

Lucinda essaya de réprimer un frisson. Cette pensée était très arrogante de sa part, elle le savait. Qui était-elle pour juger les motivations de Karlijn ?

Le chant était celui de Jésus, quand il se lamentait sur la croix et demandait à son Père qui est aux cieux de le délivrer. Non pas que Karlijn voyait en Jésus davantage

qu'un « autre guide spirituel ». Elle était catégorique sur le fait que Jésus était tout aussi important que Bouddha ou que tous les autres esprits connus dans le monde entier. Lucinda n'avait jamais su où ni avec qui Karlijn trouvait son réconfort spirituel. Karlijn avait ses propres idées sur les dieux, les démons, les moines, les vampires et les anges.

Lucinda se sentait souvent désespérée face aux idées arrêtées de son amie. Elle avait même fait part de ses inquiétudes à Royal Riek, la femme qui, pour elle, devait avoir été Marie, la mère de Jésus, dans une vie antérieure.

— Karlijn va s'attirer des ennuis si elle continue comme ça ! avait-elle dit d'un air angoissé.

Puis elle avait rougi. Qui était-elle pour critiquer Karlijn, la maîtresse Reiki ? Lucinda n'était alors qu'une nouvelle venue dans le monde spirituel des Rieken, des Karlijn et des Rolanda. Elle était la plus jeune d'entre-elles et était censée ne rien savoir ! Rien !

Riek l'avait regardée d'un air alarmé. Lucinda savait que, pour une raison ou l'autre, Riek avait beaucoup d'estime pour elle. Riek, avec ses drôles de plaisanteries, avait toujours pris Lucinda pour ce qu'elle était : une nouvelle venue, dans le cercle spirituel des femmes, qui n'était troublée par aucun « complexe » ni aucun préjugé. Cela lui donnait encore plus l'impression d'être le vilain petit canard, bien que Riek eût dit en rigolant qu'elle était en fait le cygne parmi les canards.

— Si elle continue comme ça, elle deviendra très malade, Riek ! Quelqu'un devrait l'en avertir !

Riek avait laissé retomber ses épaules, ainsi que le coin de ses lèvres.

— Les choses sont comme elles sont, ma chérie. Revenir en arrière ne serait pas facile pour Karlijn... Elle sait ce que tu penses, bien sûr, mais elle fait ce qu'elle veut.

— Je déteste avoir raison !

Lucinda avait serré les dents lorsque l'on avait fait descendre lentement le beau cercueil blanc brillant dans la tombe profonde. Elle aurait voulu ajouter un « nom de Dieu » retentissant, mais son respect pour Le tout Puissant universel avait grandi au fil des ans pour atteindre des proportions extraordinaires, maintenant qu'elle savait ce qu'elle savait, et elle avait donc gardé prudemment son sacrilège pour elle-même.

À présent, des années plus tard, tout ce qui restait de Karlijn, c'était ce chant... Eli ! Eli ! Ce chant qui venait du seul Grand Esprit vers qui son cœur semblait toujours se tourner.

Bon sang !

-

Il la trouva blottie contre la rambarde glacée.

— Luce ? demanda-t-il d'un air préoccupé.

Elle lui fit une grimace, les yeux plissés.

— Bon sang, pas encore une fois, hein ?

Il mit ses grandes mains dans les poches de sa veste de ski.

— C'est peut-être le Chablis ?

Elle secoua la tête, tandis que ses yeux bruns étrangement teintés de bleu se remplissaient de larmes.

— Je vais envoyer l'hélicoptère au niveau intermédiaire, dit-il sur un ton bourru, Jean-Paul viendra te chercher là-bas. Je retourne à l'intérieur.

Il fit brusquement demi-tour, mais changea d'avis au même instant. Il se mit à genoux à côté d'elle, regrettant déjà sa réaction pas très gentille, et l'embrassa doucement sur les lèvres.

Elle était son étoile, celle qui le guidait. Il semblait toujours l'oublier si rapidement ces derniers temps !

— Ton visage va geler à cette altitude..., marmonna-t-il en rattrapant une larme sur son doigt.

Il lui sourit.

— Ne devrais-tu pas être habituée à vivre à une hauteur plus élevée ? dit-il en plaisantant.

— Je ne sais pas..., murmura-t-elle avec difficulté, ces maudites téléportations ! Je ne m'attendais pas à en avoir une ici, mais dès que je me suis retrouvée dans la première remontée mécanique, j'ai commencé à avoir la nausée. Je suis désolée, mon amour, je ne suis plus comme la plupart des femmes !

Il gloussa amèrement. N'était-il pas vrai que tout avantage présentait un inconvénient, tout comme tout inconvénient offrait un avantage ?

— Jean-Paul t'emmènera à Genève. Je viendrai plus tard !

— Les hauts talons rouges plus tard ? demanda-t-elle innocemment.

— Mm, tu m'as donné une idée ! dit-il en souriant.

— Il faut être folle pour venir ici en hauts talons rouges. Ça, c'est typique !

Lucinda entendit un ton désagréable dans sa voix d'ordinaire mélodieuse.

— Oh, allez ! marmonna-t-il d'un air coupable en lui tendant la main afin de l'aider à se relever.

Il la soutint jusqu'au tunnel glacé et fit signe à Jean-Paul de s'approcher.

— J'avais une surprise pour toi, mais elle peut attendre. Je préférerais voir dans tes yeux des larmes de joie plutôt que celles d'un mal de tête !

— Oh, répondit-elle avec regret, ai-je à nouveau gâché une surprise ?

Elle regarda son long dos droit s'éloigner en poussant un profond soupir. Il était si difficile de ne pas l'aimer éperdument, même si une autre personne portant des hauts talons rouges à 3950 mètres d'altitude, attendait probablement avec impatience qu'il retournât au restaurant. Cette stupide femme !

*

*

*

UN SUAIRE

*

— Je ne sais vraiment pas comment tu arrives toujours à te débrouiller pour obtenir ce que tu veux, dit-elle en regardant prudemment autour d'elle.

André haussa les épaules, les yeux brillants.

— Tu sais que l'argent ouvre toutes les portes, n'est-ce pas ? Eh bien ça marche aussi avec les portes de garage dans la basilique d'un cardinal.

Il fit un large sourire à Lucinda.

— Nous n'avons pas cessé de rouler dans un trafic dense, et maintenant nous voilà dans un parking à plusieurs étages quasiment vide. Heureusement, il est assez haut pour tes portes.

Elle montra du doigt les portes soulevées de la Ferrari de André.

— Es-tu prête ? demanda André.

Elle fronça les sourcils.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que nous allons faire.

— Je veux que tu vérifies quelque chose pour moi.

Il se détourna d'elle et se dirigea vers la cage d'ascenseur.

— Vérifier quelque chose ? répéta-t-elle platement, tout en marchant rapidement sur ses Jimmy Choo afin de le rattraper.

Elle espérait ne pas se tordre une cheville sur ces maudites chaussures, mais elle savait à présent qu'il

valait mieux succomber à son fétichisme pour les talons hauts.

Il acquiesça tout en appuyant sur le bouton du troisième étage.

— Les Chevaliers m'ont demandé si tu pouvais vérifier l'authenticité de quelque chose.

— Ici, dans le Dôme de Jean-Baptiste ? demanda-t-elle, mais, c'est... c'est là que se trouve le Suaire !

— Quel esprit vif, pour une fois ! dit-il en riant, je crois que nous devons aller par là. Ah ! Le secrétaire du cardinal lui-même !

— Dois-je baiser la bague de quelqu'un ? demanda Lucinda avec hésitation.

André réprima un autre large sourire.

— Cara n'a rien dit au sujet de baiser une bague.

— Cara ? rétorqua Lucinda, mais qu'est-ce qu'elle a à voir avec la vérification pour les Chevaliers ?

— Rien, répondit André tandis qu'ils suivaient le secrétaire du cardinal Poletto, mais elle est la seule catholique pratiquante non divorcée de la famille. C'est elle qui a organisé cette visite, avec l'aide d'un énorme don, naturellement, pour réparer le toit de la chapelle du Suaire. Il a été pratiquement détruit par un incendie en 1997. C'est de bon aloi, n'est-ce pas ?

Lucinda resta sans voix et se contenta de hocher la tête. Elle se surprit à penser que, même si cela faisait six ans qu'elle était mariée avec André, elle ne s'était toujours pas habituée au pouvoir que générait la grande fortune de son époux et de ses beaux-parents.

— Et comme par hasard...

André lui ouvrit une porte et la laissa passer.

— ...ce Duomo est consacré à Saint-André.

Il lui fit un clin d'œil.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, toujours impressionnée, alors qu'ils gravissaient d'autres étages grâce à un ascenseur entièrement fait d'acier inoxydable.

— Dans une chambre forte ignifugée qui a été spécialement conçue après l'incendie de 1997. Le Suaire semble attirer le feu, ce qui n'a rien d'étrange puisque c'est l'élément du diable. Je pense que nous sommes arrivés. Dois-je te laisser seule ?

Elle regarda son mari de travers.

— Je sais que tu n'es pas vraiment croyant, et probablement pas très recevable après tous tes divorces, mais je sais aussi que tu brûles de curiosité. Reste avec moi ! Les gardiens du Suaire ne peuvent pas me laisser seule dans cette pièce et je ne vois donc pas pourquoi tu ne pourrais pas toi aussi y jeter un coup d'œil.

Elle avait le regard fixé sur un linge strié de brun, séquelle des dégâts provoqués par le feu et l'eau.

Elle prit la main d'André et la serra fortement.

Les gardiens du linceul, quelques prêtres de haut rang, l'observaient d'un air sévère. Il lui était interdit de toucher quoi que ce soit. Les gardiens portaient eux-mêmes des gants blancs, même si le Suaire reposait sous du verre blindé, dans un coffre rectangulaire spécial que l'on pouvait rentrer et sortir mécaniquement de la chambre forte dans son intégralité.

— Oh, Dieu du ciel ! murmura-t-elle en appuyant sur sa tempe de la main.

Elle sentit la migraine la gagner, ainsi que la nausée qui l'accompagnait toujours.

— Ça va, ma chérie ? demanda André en la tenant par la taille.

— Une chaise, dit-elle en gémissant, je me téléporte. Oh André, ça ne fait aucun doute ! C'était le sien.

André la fit asseoir sur une chaise qui se trouvait à proximité. De là, Lucinda fixa son regard sur la boîte rectangulaire, en pleine extase. Il étudia son visage discrètement. Son esprit se téléportait-il à nouveau ? Un jour, elle lui avait expliqué qu'elle était prise de vertiges au moment où son esprit se téléportait et se trouvait dans une autre dimension située entre le présent et une autre vie, durant ce laps de temps où elle ne faisait partie d'aucune époque, d'où les réactions de son corps. Cela n'avait aucun sens à ses yeux. À vrai dire, rien n'avait jamais de sens avec Lucinda, et bien sûr, il savait que c'était la raison pour laquelle elle l'avait toujours attiré et l'attirerait toujours.

— Qu'est-ce que tu voulais dire par « c'était le sien » ? demanda André avec curiosité.

Ils étaient revenus dans leur suite, à l'hôtel Principi di Piemonte, et étaient assis sur un canapé confortable.

Lucinda semblait se remettre doucement des effets de sa dernière « téléportation ».

— C'est... je suis censée ne le dire à personne..., balbutia-t-elle.

— De la même façon que tu n'es pas censée parler de La Hiérarchie ?

Il y avait une pointe de moquerie dans sa voix. Lucinda savait qu'il n'appréciait pas le fait qu'elle gardait des secrets

spirituels, mais certains commandements concernant ces secrets étaient gravés dans le marbre.

— À part ça, c'est tellement étrange.

— « Rien d'humain ne m'est étrange » dit-il en lui prenant la main, ce sont tes propres paroles.

Elle baissa la tête.

— J'étais là, tu sais, dans une vie avec Lui.

Il acquiesça. Au cours de leur mariage, elle lui avait peu à peu appris des choses sur la réincarnation et ses idées fermes et profondément ancrées à ce sujet.

— Ne me dis pas que tu étais Marie-Madeleine dans une vie antérieure !

Elle rit sans grand enthousiasme.

— Non, pas Marie-Madeleine. Quelqu'un d'autre. Je suis tout à fait convaincue que je le connaissais durant sa vie sur terre. J'ai senti qu'il était encore présent dans ce tissu. Pas étonnant que Hitler le voulait !

— Pourquoi Hitler voulait-il cet artefact de la chrétienté par excellence ? Pour autant que je sache, il aimait tout ce qui était aryen et trouvait ses racines dans les mythes scandinaves et celtiques.

— Il a également volé la Lance. Peut-être croyait-il que les artefacts le rendraient invincible. Il était extrêmement superstitieux. Pourquoi voulais-tu que je voie le Suaire ?

Lucinda était heureuse de constater qu'elle commençait doucement à se sentir mieux.

— Les Chevaliers apprécient ton jugement, tu sais ça. Si jamais nous acceptons une femme parmi nous, tu seras probablement la première. Quoi qu'il en soit, nous avons reçu une offre pour acheter un artefact différent, découvert récemment, avec la possibilité d'en vérifier l'authenticité avant l'achat. Selon toute probabilité, ce serait celtique,

mais il faudrait des mois pour faire tous les tests nécessaires afin de s'assurer que c'est un vrai, et nous voulons l'acquérir rapidement s'il l'est. C'est un grand chaudron en or. Certains pensent que c'est le Graal, mais il semblerait plutôt que ce soit le Chaudron de l'Abondance fabriqué par les Celtes.

— Oh !

Lucinda mit à nouveau ses mains sur sa tête.

— Grand Dieu, André, est-ce que tu le fais exprès ?

Il se mit à genoux devant le canapé et prit la tête de Lucinda entre ses deux mains.

— Cette réaction signifie-t-elle que c'est authentique ?

Elle réussit à peine à secouer la tête.

— Non, répondit-elle, je me téléporte... encore une fois !

*

*

*

CHIEMSEE

*

La femme releva le col de son manteau de vison. Il faisait froid et elle regrettait de ne pas avoir pensé à mettre une écharpe chaude de laine afin de protéger son visage. Tout le monde savait que les manteaux de fourrure n'étaient pas faits pour garder celles qui les portaient au chaud, mais que c'était un regrettable phénomène de mode qui servait à afficher son statut social.

Son regard balaya le mur de pierre du hangar à bateaux dissimulé et elle vit que Hans peinait à porter la grande boîte en carton pesante.

— Hans, dit-elle doucement, je suis là. Mettez cette chose dans le bateau. Vite !

Hans jeta un rapide coup d'œil dans sa direction.

— J'ai presque fini, madame.

Il posa soigneusement la grande boîte à l'avant de la barque.

— Sur la proue, Hans, comme ça, je pourrai la manipuler plus facilement ! s'empessa-t-elle de dire à son majordome fidèle.

— Je vous accompagne ! répondit Hans d'une voix déterminée.

Il n'allait pas laisser son employeuse de soixante-dix ans ramer seule sur un lac glacé au beau milieu de la nuit.

— Hans, je ne veux pas que vous sachiez quoi que ce soit à propos de ce que je vais faire. C'est beaucoup trop dangereux !

Hans serra les dents. Il n'allait pas rester là à discuter avec elle. Il était déjà mouillé jusqu'au cou, alors quelle différence ferait ce dernier voyage à Chiemsee ?

Il secoua la tête.

— Ce sera plus facile à deux que toute seule, madame.

— Si jamais il découvre que je l'ai jeté ici avec votre aide, nous connaîtrons une mort horrible ! lui répondit-elle.

— Pourquoi cette chose est-elle si importante pour vous ? demanda Hans.

Elle rit amèrement.

— Cette chose m'intéresse uniquement parce que *lui* y attache autant d'importance. C'est lui-même qui me l'a dit, ce maudit meurtrier !

Hans essaya de réprimer un frisson. Personne, absolument personne, n'osait parler du Führer de cette manière.

Elle regarda soudain le chemin où la DKW, empruntée au jardinier, était garée. Avait-elle entendu quelqu'un ?

— Vite ! lui ordonna-t-elle.

Ils pourraient discuter plus tard des raisons qu'elle avait de mettre Hitler dans une colère dont il aurait du mal à se remettre. Ah ! Elle connaissait si bien ce scélérat ! Un peu de justice serait faite !

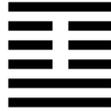
*

*

*

RETOUR À BERLIN (1943)

*



*

Yi King Hexagramme 41 : Le Sacrifice

-

Signes Mixtes :

Ce n'est qu'après une mort par sacrifice que l'on pourra
s'épanouir dans une nouvelle vie.

*

Le mal se montre
Haut comme une montagne.
Tandis que le cœur se noie
Dans les profondeurs des Eaux Noires,
L'âme s'élève dans les airs.

*

Elle dut parcourir tout le chemin de Wannsee à Monbijou à pieds. Le quartier de villas avoisinant Wannsee, là où habitait sa grand-mère, n'avait jamais été bien desservi par les transports publics, pour la simple raison qu'aucun des propriétaires de ces villas n'avait à utiliser ce genre de moyen de déplacement.

À sa grande déception, Hans n'était pas venu l'attendre avec la voiture à la gare de la Friedrichstrasse. Elle l'avait cherché parmi les débris du toit de cette grande gare et dans les rues bombardées, mais Hans, le légendaire majordome et chauffeur de sa grand-mère, n'était nulle part. Elle s'était demandé si le télégramme qu'elle avait envoyé avant de monter dans le train à Travemünde avait été délivré.

La maison de sa grand-mère était située dans un coin de la partie seigneurial de Grunewald. C'était en effet bien mieux de descendre à Wannsee, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne lui restait pas une assez longue distance à parcourir à pieds pour arriver au portail de la villa.

Elle se disait qu'elle avait de la chance qu'il y eût encore une liaison entre Friedrichstrasse et Wannsee, car de nombreuses bombes lâchées par les forces alliées étaient tombées sur Berlin récemment.

Le père de sa grand-mère, son arrière-grand-père Friedman, avait fait construire la villa à Grunewald après s'être enrichi en investissant considérablement dans la sidérurgie allemande de la région de la Ruhr. Lisa se souvenait de lui comme d'un homme presque comique, moustachu, sombre et autoritaire, qui se promenait toujours vêtu d'un costume noir à queue-de-pie. Il était toujours très digne et la seule extravagance qu'on lui connaissait, c'était son mariage avec Éliisa Meyer, la jolie fille juive d'Éli Meyer, le « négociant en tout, mais principalement en or ».

Sarah Friedman, sa grand-mère, était leur fille unique, au grand chagrin de son arrière-grand-père Rudolf Friedman qui n'avait jamais eu de fils pour hériter de son

grand empire. Il s'était montré incroyablement et incontestablement patriarcal. Pour lui, Grand-mère était là pour bien se comporter et obéir.

Cela n'avait jamais vraiment été un problème pour sa grand-mère Sarah que son père fût autoritaire. Elle avait même osé épouser le beau Hollandais Thomas Vellinga, dont elle était tombée éperdument et irrévocablement amoureuse quand il avait rendu visite à son père pour affaires à Berlin. Thomas était un homme indiscipliné qui vivait loin de Berlin, à Rotterdam. Lorsqu'il mourut à cinquante-neuf ans, sa grand-mère Sarah retourna à « Monbijou », la maison de ses parents à Grunewald. Sa fille Élisabeth, alors déjà mariée à l'armateur Jan Voerman, resta à Rotterdam, avec ses deux enfants, Lisa et Hans.

-

Lisa posa sa valise pour changer de mains. Elle soupira d'un air découragé. L'entièreté du voyage de Travemünde à Berlin avait vraiment été difficile.

Sa grand-mère l'avait envoyée chez une cousine éloignée allemande, du côté de son père, lorsque les premières bombes alliées avaient commencé à tomber sur Berlin.

Elle lui avait demandé de venir à Berlin en 1939 pour avoir l'occasion de se faire connaître dans les hauts cercles allemands. Dans un sens, Grand-mère semblait avoir parfaitement bien choisi son moment ; les Allemands avaient conquis Rotterdam en 1940 et depuis le bombardement, on rapportait que c'était toujours le chaos dans cette ville qui connaissait des moments difficiles, notamment parce que des ouvriers étaient

fréquemment enlevés pour aller travailler pour l'Arbeitsdienst allemande, la main-d'œuvre de Adolph Hitler qui était traitée comme des esclaves.

Les parents de Lisa, qui se rendaient bien compte de ce que cela signifiait pour une fille d'avoir une grand-mère juive et un grand-père allemand à cette époque, étaient heureux que sa grand-mère voulût l'avoir auprès d'elle à Berlin.

La compagnie maritime de son père était restée inactive en 1939, en raison du manque de commandes. Son père avait été tout au moins assez riche pour leur permettre de continuer à vivre dans leur villa de Kralingen, jusqu'à ce que les Allemands avides confisquassent la maison en 1940. Père, Mère et Hans avaient été forcés de se réfugier à IJsselmonde, où leur oncle Dirk Voerman possédait plusieurs petites maisons pour ses ouvriers.

Cela avait été une transition un peu difficile, de passer d'une villa spacieuse à une petite maison composée uniquement de trois pièces, mais les parents de Lisa s'étaient estimés chanceux de pouvoir avoir un nouveau toit sur leurs têtes.

Jan Voerman était heureux de ne jamais s'être vanté des origines allemandes de sa femme, dans la mesure où il l'avait épousée seulement deux ans après la fin de la Première Guerre mondiale. En dépit de leur neutralité dans cette guerre, les Hollandais avaient bien vite cessé d'être très impressionnés par tout ce qui était allemand. Si quelqu'un se posait des questions sur le léger accent de sa femme, il disait qu'elle venait du Limbourg ; là-bas, les gens parlaient en mélangeant l'allemand et le néerlandais.

L'oncle Dirk laissait à son frère la petite maison d'ouvrier, mais il était toujours nerveux à ce propos. Sa belle-sœur n'était certes qu'un quart juive, mais selon les lois juives, elle était considérée comme entièrement juive parce que pour eux, un enfant prenait la religion de sa mère. Qui plus est, les parents de la mère de Lisa étaient bel et bien allemands. Dans les provinces néerlandaises occupées, il n'y avait rien de pire pendant la Seconde Guerre mondiale. La mère d'Élisabeth avait cessé de pratiquer la religion juive depuis longtemps. Le jour où Éli Meyer avait épousé Rudolf Friedman, elle avait aboli de sa vie la Torah et toutes ses règles compliquées et restrictives. Son père Éli avait observé ce fait nouveau avec tristesse, mais depuis la mort de la mère de Sarah, Éli était intraitable sur ce sujet.

Ce mariage financièrement avantageux, Éli le considérait comme un don du ciel, et quand la communauté juive commença à l'exclure, il accepta la situation avec cette résignation typiquement juive.

« Oh oui, une fille malheureusement entêtée ! Ces enfants, avec leurs idées modernes... », avait-il tendance à dire à Rabbi Pratzman sur un ton plaintif. Il avait donc donné à la synagogue une somme d'argent, pas trop grosse, mais suffisante pour apaiser le conseil juif. Cette situation l'avait bien sûr peiné ; un Juif devait toujours rester juif !

La population d'IJsselmonde ne coopérait pas non plus de bon cœur. En ces temps dangereux, toute « nouvelle » famille était regardée avec méfiance, surtout une famille venue s'installer dans la maison des Moserman. Une nuit, les Moserman avaient été emmenés dans un camion

allemand et on ne les avait plus jamais revus. Tout le monde à IJsselmonde avait ses soupçons quant au sort de cette famille, mais personne n'osait les exprimer à haute voix. Ce qui était peut-être arrivé aux Moserman engendrait la pitié, mais aussi la peur. Avec les Allemands, on ne savait jamais. Les gens étaient trop bien informés sur les traitements préférentiels et les trahisons. Comment pouvait-on rester courageuse quand on avait des enfants à maintenir en vie, alors que son mari était parti parce qu'il se cachait ou parce qu'il avait été emmené pour l'Einsatz quelque part en Allemagne ou encore plus loin ?

Élisabeth était considérée comme une étrangère à IJsselmonde et on ne croyait qu'à moitié à ses origines limbourgeoises. Non, il valait mieux ne pas s'approcher de la famille Voerman, même si elle était en quelque sorte apparentée à la famille qui offrait à la moitié d'IJsselmonde leur moyen de subsistance.

-

Lisa avait été anxieuse pendant tout le voyage, mais heureusement, il n'y avait guère eu d'inspections pendant le trajet. Au cas où on l'interrogerait, elle avait concocté une petite histoire ; elle dirait qu'elle se rendait à Grunewald pour y travailler comme domestique. Tout le monde devrait pouvoir comprendre que la grande dame âgée appartenant à la famille de Friedmann Stahl avait besoin de la compagnie et des soins d'une jeune femme active. Heureusement, ni le nom de famille de Lisa, Voerman, ni celui de sa grand-mère, Vellinga-Friedman, n'avaient éveillé de soupçons chez les contrôleurs et autres inspecteurs de train.

Naturellement, la mère d'Élisabeth n'avait jamais trouvé nécessaire d'orner ses vêtements de l'étoile jaune et noire de David. Déjà qu'elle était un quart juive contre sa volonté, alors pour elle, ses enfants n'avaient rien à voir avec ça. En outre, selon la nouvelle loi allemande, sa propre mère était une « Halbjude » (à moitié juive) et par conséquent, elle n'était pas régie par les mêmes règles que les « Volljuden » (les purs Juifs), d'autant plus qu'elle avait contracté un soi-disant « mariage mixte ».

En dehors de sa beauté, Élisabeth avait également hérité du bon sens de sa mère et de sa grand-mère, et sa décision au sujet de l'étoile juive lui avait toujours semblée juste. Lisa avait attiré une autre sorte d'attention durant son voyage, qui n'avait rien à voir avec le fait d'être juive ou non ; elle était extrêmement attirante. Mais en général, la plupart des Allemands étaient trop occupés avec les nouvelles concernant les guerres de leur Führer, les bombardements alliés et la mobilisation pour la Russie, où la bataille de Stalingrad avait commencé au début de l'année et semblait rapidement se transformer en une catastrophe pour leur chef tant admiré.

-

Lisa se souvenait comme sa mère avait eu l'air triste lorsqu'elle avait accepté avec enthousiasme la proposition de sa grand-mère de venir chez elle, en 1939. Lisa venait d'avoir dix-huit ans et elle ne s'était encore attachée à aucun garçon aux Pays-Bas.

Les jeunes Hollandais de Kralingen, suffisamment éligibles aux yeux de la mère d'Élisabeth pour être autorisés à venir courtiser sa fille, avaient autre chose en tête alors qu'il semblait qu'une guerre à grande échelle

s'annonçait peut-être. Puis il y avait toujours ses origines allemandes qui étaient un facteur récurrent. Non, Lisa n'avait probablement rien à perdre en tentant sa chance à Berlin. Être à moitié hollandaise à Berlin, c'était toujours bien mieux que d'être à moitié allemande en Hollande !

-

Durant son voyage en train, Lisa avait regardé le ciel avec inquiétude. Les Alliés bombardaient quotidiennement les ports allemands et la région de la Ruhr. Elle ne pouvait que prier et espérer que son train ne serait pas frappé par une bombe.

Ce fut une surprise désagréable pour Lisa de ne pas trouver Hans avec l'Adler noire de sa grand-mère à la gare de la Friedrichstrasse. Elle avait été obligée de se renseigner pour savoir à quelle heure partait le train urbain pour Wannsee et à sa grande déception, elle avait découvert que les horaires qu'on lui avait donnés ne correspondaient pas exactement à la réalité. Bien qu'elle fût arrivée à la gare à une heure et demie, il était tard dans l'après-midi quand elle avait enfin pu obtenir une place dans le tramway de la ligne Sud.

-

Après s'être trompée de rue pour la troisième fois, Lisa posa sa valise dans l'herbe de la grande allée ornée de chênes et de tilleuls. Légèrement essoufflée, elle s'assit sur sa valise et joua avec ses chaussures basses noires qu'elle portait depuis près de deux ans, en raison de la pénurie qu'engendrait la guerre. Elle décida d'ôter son foulard et secoua ses boucles brun-roux qui dansèrent sur ses épaules. Elle mit la main dans son sac en cuir noir pour en sortir son boîtier compact de poudre incluant un

miroir. Dans ce miroir, un visage légèrement en sueur et fatigué la regardait. Des petites gouttes de transpiration perlaient au-dessus de ses lèvres pulpeuses d'un rouge rose. L'été était arrivé tôt cette année et pour un soir de mai, il faisait exceptionnellement chaud. Là, elle était assise quelque part au beau milieu de l'Allemagne, un pays qui était en guerre avec le sien, mais qui était également la patrie de ses ancêtres. Elle avait vingt et un ans depuis le 25 avril 1943, ce qui voulait dire depuis une semaine seulement. Elle plissa ses yeux gris face à la lumière encore abondante du soleil couchant. Elle avait envie d'enlever son chaud imperméable doublé, mais cela signifiait qu'elle devrait le porter sur son bras. Elle décida qu'il valait mieux le garder sur elle et se releva, non sans mal.

Lisa avait toujours été un peu ronde, mais son séjour à Travemünde avait quelque peu changé ça. Elle n'avait pas manqué de nourriture là-bas, mais elle n'avait pas pu s'offrir le luxe de manger des bonbons ou autres douceurs. Ses rondeurs avaient donc fondu comme neige au soleil. Son amour pour les balades en bateau à rames sur « das Meer », le lac, lui avait valu une musculature affinée qui lui allait vraiment très bien. Ce n'était pas tout à fait en accord avec la mode de l'époque, mais de toute façon, qui pouvait se soucier des tendances actuelles dans un pays en guerre ?

Elle frotta sa jupe plissée grise et reprit la route en soupirant. Si seulement elle pouvait déjà être arrivée...

-

Le gros homme au triple menton tapotait son cigare d'un air ravi tout en parlant dans le cornet du téléphone.

— Alors, vous avez trouvé cette maudite vieille Juive ? cria-t-il au téléphone, et son domestique aussi ? Quoi, de la résistance ? Que croyait-il, cet idiot ? Hein ? Passé à tabac ? Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il ait l'air d'un Aryen ? Hein... ? Eh bien, la décision vous revient entièrement... Contentez-vous de mettre cette Friedman dans un véhicule et faites-le immédiatement ! Et la maison ? Bien joué, la Stadtscommandatur sera fière de vous !

Heureux, il raccrocha le téléphone. Il rit d'un air sévère et ne put s'empêcher de se frotter ses grosses mains.

— Voilà, Sarah Friedman, murmura-t-il, c'était juste entre vous et moi !

Il plongeait profondément dans ses pensées. Il avait toujours su qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec les origines de la famille Friedman. Mais tant qu'il nourrissait l'espoir d'une union avec Sarah Friedman et sa fortune, son secret était bien gardé avec lui. Il y a dix ans, Sarah Vellinga, née Friedman, avait remué ciel et terre pour pénétrer dans les archives de l'administration municipale de Berlin afin de falsifier l'état civil de sa mère. Finalement, elle s'est donné du mal pour rien car les dossiers ont été détruits lors d'un récent attentat.

Et avouons-le, pensa-t-il en souriant, tout le monde savait au sujet de Rudolf Friedman. Il y a plus de soixante ans de cela, la presse avait largement parlé de ce mariage romantique. Quelle absurdité, bien sûr ! Cette salope de Meijer tenait Friedman, ce magnat de l'acier, bien plus que par le bout du nez. Il suffisait de consulter les anciens journaux pour découvrir son origine juive.

Elle devait penser être en sécurité, la pauvre cloche...

Il se rappela avec une grande amertume de la façon humiliante avec laquelle Sarah avait répondu à sa proposition en mariage. C'était il y a quelques semaines, lors d'un splendide dîner à la Chancellerie d'État, avec tous les officiers SS les plus haut gradés. Cela avait été assez difficile de la persuader de s'y rendre car elle acceptait rarement de telles invitations. Et puis là, elle avait bavardé pendant des heures avec un type de Grüppentransport, un quasiment moins-que-rien dans une pièce remplie de personnes qui brillaient comme des diamants. Tous les officiers supérieurs du Reichsicherheits Hauptamt étaient là, pour l'amour de Dieu !

Elle avait ri quand il avait eu le courage de lui demander. Elle avait hurlé de rire !

« Pas même si vous étiez le dernier homme sur terre », avait-elle dit, « je préférerais encore prendre une femme ! »

Oh mon Dieu, quel souvenir !

Il s'adossa à sa chaise de bureau en bois et en cuir.

Le pouvoir est un tel délice ! Un coup de téléphone de sa part au Juden-Referat de la Gestapo et le temps de Sarah Friedman ici sur cette terre était terminé. C'était une excellente idée d'avoir surveillé tous ses faits et gestes. Elle avait failli lui échapper dans la voiture qu'elle avait empruntée à ce jardinier. Dieu sait ce qu'elle allait faire à Chiemsee, mais il avait réussi à l'arracher de cet endroit, elle et son majordome aryen !

Demain, il irait inspecter cette maison. À partir de maintenant, ce serait *sa* maison, avec tout ce qu'elle

contient. Il pouvait difficilement attendre, mais s'il y allait aujourd'hui, il pourrait éveiller les soupçons.

C'était qui déjà qui distribuait toute chose à la Vermögensverwaltung ? Karl Guttman ?

Il sourit en entendant la voix modérée de Guttman au téléphone.

— Salut Karl, cria-t-il dans le cornet, j'ai juste besoin de savoir quelque chose, mon ami. Sur quelle liste se trouve la maison de cette Juive Friedman ? Je voudrais faire une offre !

Il sentit la colère monter en lui quand Guttman lui répondit qu'il n'avait pas eu cette liste et qu'il demanderait à sa secrétaire de la chercher pour Herr Doctor Meister Lowenau.

— Bon sang, Guttman, vous devez savoir à quel point il faut être rapide quand on fait des offres !

Il faillit cracher dans le téléphone. Lui, le Staatsanwalt de Berlin, obtenir une telle réponse !

Il eut quasiment une crise cardiaque en entendant la remarque qui suivit.

— Herr Doctor Meister, la maison a été récupérée par le service du logement de la Chancellerie du Reich...

Guttman fit délibérément une pause après cette remarque. Donner à Herr Doctor Meister Lowenau, Staatsanwalt de Berlin, la déception de sa vie était quelque chose qu'il fallait savourer.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Guttman faillit glousser.

— Herr General Heinz Guderian, de la deuxième division de cavalerie allemande de la Wehrmacht, aura

besoin de la maison lorsqu'il séjournera à Berlin, à son retour entre deux batailles.

Il daigna en outre expliquer que le Führer lui-même en avait décrété ainsi. Le neveu de Guderian, officier et quartier-maître responsable du logement pour les troupes de la section Berlin-Spandau, irait là-bas le plus tôt possible afin de s'occuper de tout.

Le téléphone de Herr Doctor Meister Lowenau eut peine à résister à la force avec laquelle il avait raccroché.

-

Au moins, Grunewald était paisible et rustique. Les villas s'épalaient le long de la route principale qui traversait ce quartier de Berlin tant admiré. Elle s'était perdue plusieurs fois dans les longues avenues, qui à ses yeux se ressemblaient toutes, mais était finalement arrivée devant l'imposant portail en fer forgé de la maison de sa grand-mère.

Son arrière-grand-mère, Élisabeth, avait su ce qu'elle voulait quand elle avait persuadé Rudolf Friedman de construire une maison dans ce quartier huppé qu'était Grunewald. Après tout, c'était là que résidait la haute société de Berlin, ainsi que les membres les plus riches de l'aristocratie prussienne qui voulaient avoir leur pied-à-terre dans cette ville. Élisabeth avait tourné les résidents du quartier contre elle en appelant sa maison « Monbijou », du même nom que le vieux château démoli de Frédéric le Grand. Quelle arrogance ! Mais Élisabeth Friedman était aussi têtue qu'elle était belle, et pendant de nombreuses années, elle fut à la tête des « cliques chics » de Grunewald.

Cela faisait un certain temps que Lisa attendait que quelqu'un réagît au son de la cloche de la porte d'entrée qu'elle avait fait retentir avec insistance.

Elle avait finalement reconnu le portail de Monbijou au bout d'une des nombreuses avenues de Grunewald. Toute cette zone avait miraculeusement échappé aux bombardements des avions alliés. Peu de villas montraient des signes de destruction. À sa grande surprise, les belles portes en fer forgé avec leurs volutes style Renaissance étaient grandes ouvertes et l'Adler de sa grand-mère était garée négligemment dans le jardin de devant, au beau milieu du parterre.

Elle n'était pas surprise de voir les deux voitures officielles noires avec des drapeaux nazis sur le côté. Depuis des années, sa grand-mère essayait de trouver son équilibre dans une Allemagne en pleine mutation, et à Grunewald, on attirait toujours beaucoup l'attention. Parfois, il fallait savoir hurler avec les loups dans la forêt.

Pourtant, Lisa eut soudain une appréhension. Elle regarda autour d'elle avec une certaine suspicion intuitive avant de faire retentir à nouveau la cloche de la porte d'entrée, mais cette fois, avec hésitation.

Elle ne s'attendait pas à voir le jeune sous-officier allemand qui lui ouvrit la porte.

Il la regarda de haut en bas.

— Quoi ?

— Euh... Frau Friedman attend ma visite..., balbutia-t-elle, peu sûre d'elle.

Pourquoi Hans n'avait-il pas ouvert la porte, ou Sofia, la servante ?

— Mm...

Le jeune homme réfléchit intensément pendant un instant tout en suçant ses dents irrégulières.

— Entrez donc, mademoiselle !

Il regarda la beauté aux cheveux roux qui se trouvait devant lui, d'un air admiratif. Il avait vu beaucoup de belles filles à Berlin, mais à son avis, celle-ci tenait le pompon. Il se demanda distraitement de quelle partie de l'Allemagne venait son accent prononcé.

Lisa devint rouge pivoine lorsqu'elle remarqua la façon dont il la regardait. Elle hésita un instant et puis le suivit dans le couloir. Sa valise resta debout dans l'embrasure de la porte car le jeune homme ne l'emmena pas pour elle à l'intérieur.

Lisa écarquilla les yeux. Le vestibule de sa grand-mère, habituellement bien rangé, était sans dessus-dessous ; des manteaux avaient été jetés en tas sur le sol et le long tapis persan ondulait étrangement, comme si quelqu'un l'avait soulevé et puis relâché.

Il n'y avait aucun signe de grand-mère, ni de Hans ni de Sofia.

Lisa s'arrêta brusquement.

Le jeune caporal se retourna et fronça les sourcils. Lisa le regarda froidement. Il n'avait pas plus de vingt ans. Son visage était agréable et ses traits presque comiques, sans doute parce qu'il avait un menton pointu, des yeux légèrement bridés et des cheveux bouclés qui dépassaient de son képi de la Wehrmacht.

— Fräulein ?

— Je...euh...

Lisa détestait faire preuve d'un manque d'assurance devant lui.

— Je suis ici pour Frau Friedman. Elle veut que je travaille pour elle.

Un bruit sourd retentit dans les escaliers.

— Qu'est-ce que c'est, Rolf ? demanda une voix joyeuse.

À l'étage, un officier était penché sur la balustrade et regardait la jeune femme avec un intérêt manifeste.

— Mademoiselle est apparemment ici en visite, Herr Untersturmbannführer ! répondit Rolf tout en se mettant immédiatement au garde-à vous.

— Himmel ! répondit l'officier, quelle belle trouvaille, Rolf. Pourquoi êtes-vous ici, Fräulein ?

Il continua sans attendre la réponse.

— Emmenez-la dans le petit bureau du vestibule, avant que la Gestapo ne se sente obligée de l'interroger. Et gardez bien le silence tous les deux !

Rolf acquiesça et poussa Lisa dans une petite antichambre située en face de l'escalier.

— Attendez ici Fräulein et faites le moins de bruit possible ! Ces hommes de la Gestapo ne sont qu'une bande de fous qui pourraient rendre les choses très désagréables pour vous.

Il continua en murmurant.

— Il vaut mieux que vous discutiez avec mon patron qu'avec eux.

Déconcertée, Lisa s'affala sur une chaise dans l'antichambre. Cet endroit restreint était tout en pagaille ; les rideaux avaient été arrachés des fenêtres et les peintures gisaient en tas dans un coin de la pièce.

Elle dut se contenir afin de ne pas claquer des dents en sachant que la Gestapo était dans la maison. Qui n'avait

pas entendu les histoires sombres au sujet de cette police secrète qui avait apparemment le droit de vie et de mort dans le nouveau Reich de Hitler ? Ils s'occupaient principalement des affaires d'espionnage et... des Juifs. Lisa se demanda si c'était pour cette raison qu'ils étaient là, parce que sa grand-mère était à moitié juive. Mais sa grand-mère ne craignait rien ! Elle était la veuve d'un Hollandais d'apparence aryenne et d'origine frisonne. Elle était censée être une « Halbjudin », et une extrêmement riche en plus. Grand-mère disait que l'avantage de l'argent, c'était qu'il ouvrait toutes les portes et fermait toutes les bouches.

Lisa se mordit pensivement la lèvre. En gros, elle allait devoir faire preuve d'une grande prudence...

Rolf continuait à la regarder.

— Fräulein, restez ici jusqu'à ce qu'ils soient partis. Ils fouillent les étages supérieurs de la maison à la recherche de... euh... crimes contre le Reich allemand.

Son regard semblait lui transmettre un avertissement.

— L'Untersturmbannführer et moi-même sommes ici sur les ordres de la Chancellerie du Reich. La police du patrimoine a commencé à vider la maison, mais actuellement, les ordres ont changé, parce que quelqu'un d'autre va venir habiter ici par ordre du Führer lui-même. C'est un général célèbre.

Il continua sur le ton de la confiance.

— Par coïncidence, c'est l'oncle de l'Untersturmbannführer !

— Crimes contre le Reich ?

Lisa devint blanche.

— Frau Friedman ?

— Elle a caché le fait qu'elle était juive, dit brusquement Rolf.

Sa formation dans la Hitlerjugend (jeunesse hitlérienne), puis avec la Wehrmacht, avait toujours été axée sur la haine contre la population juive.

— Il vaudrait mieux que vous n'ayez rien à voir avec elle, Fräulein, dit-il d'un air préoccupé, mais aussi menaçant.

La beauté de Lisa le rendait plus doux que d'habitude, mais l'idée qu'elle eût peut-être quelque chose à voir avec la Juive l'emplissait d'aversion.

— N... Non..., répondit Lisa en balbutiant.

Elle savait qu'elle devait bien réfléchir.

— Mme Friedman m'a embauchée pour m'occuper de sa maison. Ma mère a travaillé pour elle quand elle vivait encore à Rotterdam. Frau Friedman se sentait seule et était désemparée...

Elle se rendit compte que ce n'était pas très intelligent d'avoir mentionné ce dernier fait à un garçon qui avait appris à mépriser les Juifs.

— Je vais parler à l'Untersturmbannführer, dit Rolf après avoir réfléchi sérieusement.

Il savait que son jeune patron allait jusqu'au fond des choses, et puis livrer une fille, et en plus une si belle, aux mains de la Gestapo, juste parce qu'elle avait sonné la cloche d'une porte d'entrée à un mauvais moment, c'était aller un peu trop loin à ses yeux.

-

Kaj Guderian scrutait Lisa d'un air sévère.

Dès que ses collègues hostiles de la Gestapo étaient partis, il s'était rendu à l'antichambre.

Lisa tremblait encore d'avoir entendu passer la Gestapo près de la petite pièce où elle se cachait.

— Mon Hauptscharführer m'a dit que vous êtes venue ici pour être la gouvernante de la Juive, dit-il sèchement.

Lisa fut surprise du ton menaçant de sa voix.

— Il n'y avait plus grand-chose à manger à Travemünde, dit-elle doucement, et ils m'ont donné la chance...

— De quoi, demanda Kaj sur un ton sec, de préparer de la nourriture juive ?

Lisa protesta faiblement.

— Non, non, je devais prendre soin d'elle ! Je suis sûre qu'elle avait un cuisinier ou quelqu'un de la sorte. Personne n'a jamais parlé de nourriture juive. Je ne savais même pas qu'elle était juive !

Elle rougit en donnant ces réponses à l'officier.

Pardonne-moi, Grand-mère, songea-t-elle, impuissante.

L'Unterstürmbannführer fronça les sourcils.

— Savez-vous cuisiner et diriger une maison ? Même une grande comme celle-ci ?

Quand elle fit oui de la tête, son attitude changea.

— Nah, Liebchen, dit-il soudainement et d'une humeur très certainement meilleure, alors vous pouvez tout de suite nous préparer un repas et travailler temporairement pour la Wehrmacht.

Il rit en la voyant complètement abasourdie.

-

Cette nuit-là, Lisa perdit sa virginité avec Kaj Guderian, Unterstürmbannführer dans la Wehrmacht.

Il s'était emparé d'elle sans cérémonie. Il était entré dans sa chambre sans frapper et avait pris place sur son lit, la maintenant allongée d'un seul bras. Lisa avait choisi l'une des plus grandes chambres du quartier des serviteurs situé dans la maison.

Elle avait parfaitement compris qu'il faisait exactement ce qu'il avait prévu de faire avec elle dès l'instant où il avait posé ses yeux sur elle. Elle n'avait opposé résistance que lorsqu'il s'était rapidement introduit dans son corps vierge, ce qui avait provoqué en elle une douleur aiguë. Comme il n'avait pas lâché prise, elle avait essayé de supporter ce mal et avait remarqué que progressivement, la douleur avait disparu.

Kaj avait été surpris qu'elle fût encore vierge.

« Alors, ma Liebchen, je suis le premier, n'est-ce pas ? » avait-il dit en jubilant, après avoir allumé une cigarette.

Les fois suivantes, il la traita avec douceur. Elle semblait avoir réussi à l'appivoiser avec son innocence.

Elle devint sa maîtresse. Il ne lui donna que de petites tâches ménagères à accomplir car il avait fait venir du personnel de l'Intendance de Spandau.

Maintenant, elle n'avait plus qu'à le supporter dans son lit, et souvent plusieurs fois par jour.

Kaj Guderian, âgé de vingt-quatre ans, était le seul neveu de Heinz Guderian, général d'une division de cavalerie de la Wehrmacht. Kaj avait reçu des instructions et devait préparer la maison Friedman pour l'arrivée de son oncle. Parce qu'il avait souffert de dysenterie au cours de son entraînement dans la cavalerie, il avait été temporairement placé à la Dienst

Haushaltung (service ménager). Pendant ces guerres qui amenaient Hitler à conquérir les pays avoisinants, cela s'avérait être un travail plutôt facile et une solution bienvenue pour un jeune homme qui donnait de l'importance à la vie. Par contre, il commençait à ne plus apprécier son travail, d'autant plus que son oncle pouvait se targuer d'une brillante carrière militaire et était même devenu un confident de nul autre que le Führer lui-même. Kaj n'avait même pas envie d'expliquer à ses amis l'absence de rigueur de son travail.

Kaj espérait que la venue de son oncle lui apporterait quelque chose de bénéfique ; un grand nombre d'officiers allemands étaient morts dans la bataille de Stalingrad et avec un peu de chance, il pourrait obtenir une place aux côtés de son oncle.

En attendant, cela lui plaisait de rester dans cette luxueuse villa de Grunewald, car normalement il vivait dans des chambres louées, à Spandau, là où se trouvaient la plupart des casernes de Berlin. La vie à Spandau n'était pas si mal que ça, bien qu'en raison des guerres sanglantes de Hitler, le nombre des amis qu'il avait là-bas avait rapidement diminué. Beaucoup d'officiers vivaient à Spandau où de nombreux bars et maisons closes permettaient de se divertir le soir.

Kaj avait toujours pris la vie à la légère. Il avait des origines prussiennes et semi-aristocratiques. Si Hitler n'avait pas eu une telle soif de guerre, ses parents l'auraient probablement envoyé étudier dans l'une des plus célèbres universités du pays. À présent, il était officier de carrière, comme le frère de son père, et il ne s'inquiétait jamais de rien. La jeune fille, qui venait d'être

jetée à ses genoux, l'enchantait, avec ses magnifiques cheveux roux châtain et ses yeux bleus. Elle devait avoir les plus belles jambes et les plus beaux seins de tout le quartier.

Il aimait lui apprendre à lui faire plaisir. La petite Lisa n'était pas aussi réticente à avoir des relations sexuelles avec lui que lors de cette première nuit. Peu lui importait qu'elle le fit parce qu'elle avait peur ou pour se protéger.

-

En définitive, Lisa devait s'efforcer de ne pas sombrer dans une profonde dépression. Elle craignait que sa grand-mère Sarah ne fût tombée dans les mains de la Gestapo, non seulement parce qu'elle était à moitié juive, mais aussi parce qu'elle était l'unique héritière d'une gigantesque fortune. Elle était convaincue que les SS trouveraient certainement le moyen de prendre possession de tous ses biens. Elle eut un frisson en se rappelant ce qu'elle avait entendu sur ce que les SS avaient mis en œuvre pour détruire complètement sa grand-mère. Elle se savait aussi impuissante contre eux. Malgré sa crainte, elle était heureuse d'avoir un toit au-dessus de sa tête à Berlin, même si cela signifiait qu'elle devait partager son lit avec Kaj Guderian. Elle savait maintenant qu'elle devait absolument cacher le fait qu'elle était l'une des héritières de la fortune en or de Sarah Friedman.

Ses parents et son frère, qui vivaient à Rotterdam, lui manquaient énormément et durant la journée, cette pensée la hantait. Elle avait envie de hurler en se rappelant la distance qui la séparait de sa famille bien-aimée. Elle ne se faisait malheureusement pas beaucoup

d'illusions de les revoir un jour. Lisa espérait qu'aussi longtemps qu'elle serait l'objet des désirs de Kaj, elle pourrait échapper au triste sort qui l'attendait peut-être. En quelques jours, la jeune fille innocente et choyée qu'elle était, était devenue une femme qui essayait de se faire une place dans un monde de fous. Elle avait enfin compris ce que les hommes voulaient quand ils regardaient une belle femme, et s'était rendu compte qu'elle pouvait utiliser sa sexualité comme une arme dans sa lutte pour survivre.

-

Un bruit à la porte de sa chambre la fit sursauter et sortir de ses pensées. Elle était assise dans le fauteuil situé près de son lit quand Kaj entra dans sa chambre. Lisa vit qu'il n'était pas de très bonne humeur.

Kaj mit immédiatement sa main sous sa jupe et sembla fâché quand il découvrit qu'elle avait mis sa culotte.

— Verdammtes Weib ! Je t'ai dit que tu devais être prête pour moi à n'importe quel moment de la journée !

— Je ne suis pas une prostituée ! rétorqua-t-elle avec colère.

— Ah...

Il ricana et arracha sa culotte d'un coup sec, puis il la fit rouler sur le lit et s'enfonça brutalement en elle.

— Sale putain..., dit-il d'une voix rauque, salope, tu es mon esclave...

Ses mots vulgaires ne la choquaient plus. Au contraire, cela l'embarrassait d'éprouver une profonde excitation et en même temps une grande sensation de pouvoir. Elle, Lisa Voerman, seule dans ce monde fou, dans une ville en mutation, avait Kaj Guderian sous son emprise.

L'esclave, ce n'était pas elle, mais lui ; il était esclave de sa propre luxure.

Tu iras loin, Lisa Voerman, se dit-elle en fermant les yeux, emportée par le plaisir de l'orgasme qui l'envahissait soudain.

*

*

*

CHRIS 1

*

Lucinda van Noord s'allongea sur la chaise longue recouverte de draps et de coussins.

— Crois-tu que cela aurait fait une différence si je n'avais pas eu autant de fierté et un tel sentiment de pouvoir ?

Chris Lucassen lui sourit.

— C'est ça, dit-elle en riant, mais qu'est-ce que je crois, hein ? La réponse thérapeutique.

Elle se mit à réfléchir profondément.

— Je pense que ça n'aurait pas changé grand-chose, dit-elle finalement, le plaisir est un péché, on nous l'a bien ancré dans la tête, donc le plaisir avec un nazi... Oui. Officiellement, il devrait y avoir châtement, n'est-ce pas ? Je pense que, au final, cela a amplifié mon sentiment d'être trompée et même trahie. Mais ce qui s'est passé était déjà écrit, et même la façon dont cela s'est passé. Ce n'est donc que la manière dont j'ai interprété les choses qui m'était propre... Que j'eusse été un mouton fier et avide de pouvoir ou un agneau patient, j'aurais été égorgée de la même façon, non ?

— Tu crois ? demanda Chris.

Elle soupira.

— Il est plus facile de se dire que tout était écrit d'avance, ça me permet de me sentir moins coupable... mais plutôt une martyre. Sinon, je pense que j'ai

beaucoup à me reprocher ! Je me suis donnée à un nazi et l'ai - ou les ai - volontairement laissé abuser de moi. Enfin, en tout cas, au moins un. Et ce qui s'est passé ensuite est entièrement de ma faute...

— Oh mais tu n'es pas ici pour parler de ton sentiment de culpabilité, dit Chris en souriant, il faut en finir avec ça. Avec tout ce que tu avais, tu ne pouvais pas changer l'histoire dans cette vie. Tu n'aurais jamais pu éradiquer Ravensbrück toute seule. Tu faisais partie d'un tout. Tu étais une particule de poussière, un instant à un moment donné. Mais je comprends ce que tu veux dire. Le plaisir n'est pas très ésotérique, du moins pas de cette façon. Surtout lorsque cela t'emmène là où tu ne voulais absolument pas aller...

— Mais cela a tout de même servi à quelque chose, répondit-elle pour se défendre, ça a permis finalement de comprendre les choses, depuis lors jusqu'à maintenant... du moins... c'est le facteur humain.

Il hocha la tête d'un air pensif.

— Si tu arrives à penser de la sorte, alors tu es probablement plus loin que tu ne le crois, dit-il en acquiesçant.

Elle joua un peu dans ses cheveux mi-longs brun-roux, tout en réfléchissant.

— Comment cela s'accorde-t-il avec ce qui est prédestiné ? demanda-t-elle pensivement, je ne supporte pas le fait que plus j'y pense, plus cela me semble confus. Et là-haut, ils sont aussi très avarés en réponses...

— Là-haut ?

— Oui, répondit-elle en haussant les épaules, c'est ce que j'appelle la hiérarchie, tu sais ?

— Pas vraiment.

Elle savait qu'elle avait éveillé sa curiosité.

— Tu es une voyante..., dit-il avec hésitation, et il n'y a pas d'étude pour ce genre de chose, comme il y en a pour devenir un thérapeute par régression... Comment peut-on devenir voyant, si ce n'est parce qu'on est prédestiné à l'être ?

Elle sourit.

— Je dois avouer qu'être voyante est une vraie grâce. Je me considère comme une voyante dans la lumière.

Elle rit sans trop d'assurance et leva son doigt théâtralement.

— Rappelle-toi que plus j'explique, plus cela devient compliqué. Mes meilleurs amis me demandent toujours de recommencer au milieu de mes démonstrations parce qu'ils ne parviennent plus à me suivre.

Elle fit à nouveau une pause.

— En résumé, nous sommes tous nés avec un bagage à porter dans notre tête ou notre cœur. Certaines personnes reçoivent un sac à main, d'autres une mallette et certains un coffre, en parlant au sens figuré. C'est comme ceux qui ont un don pour les langues ou un QI élevé. Moi, on dirait que j'ai été choisie pour porter un bagage très spécial. Mon don est très particulier. Cela peut sembler quelque peu fanfaron, mais ce n'est pas mon intention. On m'a donné un paquet un peu plus spécifique à porter dans cette vie, probablement parce qu'il est prévu que j'en fasse quelque chose. Peu importe quoi.

Elle haussa les épaules et continua avec un sourire hésitant.

— Je ne veux pas dire que c'est quelque chose comme ce que Jésus a dû faire sur la croix. Le but des choses se trouve généralement dans un coin minuscule, et on a de la chance si on le déniche avant de mourir.

À présent, c'est un large sourire qu'elle lui adressa.

— Parfois, le résultat ne vaut pas la méthode utilisée pour l'obtenir. Peut-être qu'on m'a donné ce don fantastique juste pour, disons, apprendre à formuler une phrase bien spécifique dans ma tête. Apprendre à comprendre un concept. Et ce serait alors le but de ma vie. Étrange, tu ne trouves pas ?

Il fronça les sourcils, mais elle continua sans lui demander pourquoi.

— Avoir un don, c'est toujours une grâce. Mais mystérieusement, on peut aussi vous l'enlever, si vous avez atteint votre but ou si vous en avez abusé d'une certaine manière... ou pour n'importe quelle autre raison...

Elle ne put s'empêcher de rire d'un air coquin.

— Le mode d'emploi n'est jamais le même. Le don est le processus d'apprentissage réciproque. On en possède déjà la fin, mais on n'en connaît absolument pas le début. C'est en quoi consiste mon métier de voyante. Tout le monde ne peut pas trouver le début ou le point de départ. C'est une chose que j'ai en moi pour aider les gens, mais entre nous, je ne sais pas si je le veux vraiment.

Elle pointa un index vers le plafond.

— Le ciel m'aide. Ce ciel, je l'appelle « là -haut » ou « hiérarchie ». Je peux lier contact avec « là -haut » plus facilement à certains moments qu'à d'autres. La nuit, c'est généralement plus aisé que pendant la journée, mais malheureusement, cela ne fonctionne pas comme, disons, un téléphone. Il ne s'agit pas de composer un numéro une

fois qu'on a décroché le cornet. C'est difficile à expliquer. D'un autre côté, il y a l'adage qui dit que « les dieux, les anges et même le diable ont un désavantage par rapport aux enfants des hommes ».

Elle rit en voyant son regard étonné.

— Tu ne le savais pas ? demanda-t-elle, on peut faire appel à eux, et si un enfant d'homme leur demande de venir, alors ils sont obligés d'écouter. Ils ne peuvent que lui obéir. On les appelle plus souvent qu'on ne le pense, bien que la plupart du temps, on ne sait pas vraiment à qui on a fait appel. C'est tout aussi bien ainsi. La majeure partie des gens ne pourraient absolument pas supporter une telle visite. Même moi, parfois, je ne le peux pas. Qui plus est, le ciel peut punir les abus.

Elle réfléchit un instant à ce qu'elle venait de dire.

— Mon don est essentiellement lié au fait que j'appelle et il vient, mon maître de l'au-delà.

— Jésus ? demanda Chris en fronçant les sourcils.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être. Je vis dans l'énergie du Christ, et il m'est donc facile d'imaginer que le maître soit le Christ. Mais si on est Malaya-acc-al'Am, on vivra dans cette énergie, et si on est bouddhiste, l'énergie sera normalement semblable à ce dans quoi on vit. Tu te demandes peut-être qui est ton maître, mais je ne pense pas qu'il soit très important de donner un nom à l'homme qui se trouve derrière le rideau.

— Malaya quoi ? demanda-t-il.

— C'est l'énergie de l'Atlantique. Il y en a tellement.

Elle battit des mains.

— En ce qui concerne les noms, au ciel, on en a tous un différent. Chacun a son propre nom karmique. Ce nom est en quelque sorte inscrit sur notre roue karmique qui ne

cesse de tourner tout au long de notre vie, jusqu'à ce que nous atteignons le Nirvana. C'est quelque chose comme la quatre-vingt-sixième dimension, où Dieu vit.

— Fantastique ! dit-il en soupirant, et tu peux l'atteindre ?

— Dans une certaine limite, murmura-t-elle, disons que sur une route d'un kilomètre, je marche à environ cinq pas maximum devant toi. Mais cela semble être suffisant pour faire de moi une visionnaire.

Il acquiesça et désigna soudain sa chaise.

— Merci pour ton explication, mais tu as encore plusieurs choses à résoudre.

Elle s'allongea à contrecœur sur la chaise.

— Je suis toujours méfiante et me sens menacée dans cette position, marmonna-t-elle, et je ne veux même pas penser à ce qui va venir maintenant, et encore moins au fait qu'on va remuer tout ça.

Elle sentit la peur monter dans sa poitrine comme une grosse boule aigre.

Chris se pencha vers elle.

— Je vais essayer de t'épargner les détails de la souffrance, murmura-t-il, certaines choses sont inutiles. Cependant, pour des raisons thérapeutiques, il est important que tu reviennes sur certains événements, afin que tu puisses les revoir, mais cette fois d'un autre point de vue, celui de la personne que tu es actuellement, avec tout ce que tu as appris et acquis de cette vie. Ceci dans le but de pouvoir les traiter, et non pas pour attiser ta peur.

Il vit alors son visage effrayé.

— Tu peux le faire dans une séance ultérieure...

Elle secoua la tête.

— Non, finissons-en avec ça... Sinon, le reste de la semaine sera pénible pour moi. Non, Chris, je veux que ce soit fait...

Elle essuya la sueur froide de son front et ferma les yeux pour se concentrer.

L'hypnothérapeute commença lentement l'exercice qui la remettrait en transe, les yeux fixés avec une vive compassion sur les larmes qui s'étaient déjà mises à couler doucement sur ses joues.

*

*

*

GRUNEWALD

*



-

Yi King Hexagramme 1 : Création, 6ème ligne de
poésie

-

Si vous envisagez de
Voler aussi haut,
Vous vous brûlerez sûrement les ailes
Et vous écraserez
Dans les abîmes les plus profondes.

*

Pour Kaj, la vie agréable qu'il menait à Monbijou pouvait continuer pour toujours. Le général Guderian se trouvait encore trop loin de Berlin pour venir habiter à la villa.

Peu à peu, Lisa avait pu éviter tout travail domestique dans la maison. Kaj avait assez de personnel à sa disposition pour s'occuper de la demeure de son oncle. Elle ne s'était jamais sentie à l'aise parmi les serviteurs affiliés à la Wehrmacht. Ils avaient tous bien plus de cinquante ans, mais cela ne l'avait pas protégée de leurs regards audacieux et méprisants, une fois qu'ils eurent compris que le neveu du Général s'offrait une maîtresse dans une maison appartenant à la Wehrmacht.

Kaj avait toujours veillé à ce qu'ils eussent suffisamment à boire et à manger, de sorte qu'elle n'avait jamais eu à demander une faveur à aucun des domestiques de la maison. Au final, elle quittait rarement sa chambre.

Elle considérait que Kaj n'était pas un homme si mauvais que ça. Derrière son air arrogant et prétentieux, qui était apparemment typique de sa classe et son rang, se cachait un jeune homme aimable. Elle était heureuse de constater qu'elle le satisfaisait suffisamment pour qu'il n'allât pas chercher son plaisir et une compagnie ailleurs, puisqu'elle le voyait tous les jours et presque toutes les nuits.

Elle lisait beaucoup ; il y avait assez de livres dans le grand bureau de grand-mère au premier étage. Elle lisait aussi autant que possible pour éviter de penser à elle-même. Elle avait peur de ce que son avenir lui réservait, alors que le passé ne lui apportait plus rien dans sa vie quotidienne. Elle savait qu'elle dérivait, mais n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle pouvait modifier sa situation.

Un jour qu'elle flânait dans le bureau de sa grand-mère, elle trouva un paquet de tarot. Elle n'était pas sûre de ce que c'était, ou de ce que cela représentait, mais elle avait compris que ces cartes avaient quelque chose à voir avec la divination.

Quand elle tourna le paquet, il glissa de sa main et trois cartes atterrirent sur ses genoux. L'une représentait l'image de dix épées, une autre la tête d'un diable sinistre et la troisième était un as avec une épée tournée vers le bas. De ses doigts agiles, elle remit les cartes sur le tas,

en se disant tout bas qu'elle avait de la chance de ne pas en connaître le sens.

Après plusieurs semaines, Kaj se fit de plus en plus rare à Monbijou. Ça lui arrivait parfois de partir pendant trois jours, et quand il ne pouvait pas venir à Monbijou pour une inspection officielle, et ne pouvait donc pas utiliser une voiture de l'armée, il venait à moto.

Son absence rendait Lisa très nerveuse ; sa relation parentale avec sa grand-mère Sarah était comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête dont elle ressentait la menace constante plus intensément quand Kaj n'était pas à Monbijou. Sa fierté d'avoir un certain pouvoir sur Kaj avait disparu et ce qu'elle voulait plus que tout maintenant, c'était qu'il soit auprès d'elle. Elle voulait qu'il la protège de ce monde maléfique qui ne se résumait plus qu'à un Monbijou vide et des vieux serviteurs méprisants.

-

Un après-midi, on tambourina fortement à sa porte et avant même qu'elle eût le temps de se lever de sa chaise, elle s'ouvrit.

— Alors..., dit le grand personnage vêtu d'un manteau de cuir noir qui descendait jusqu'à la moitié de ses bottes, la petite colombe adorée de Gudy... Mm, pas mal, en effet ! Viens ici, ma chérie !

Lisa se leva de son fauteuil, mortifiée. Les yeux écarquillés, elle regarda ce grand Allemand blond qui était entré dans sa chambre sans y être invité. Il avait un long visage antipathique. Une de ses paupières était à moitié fermée et portait une petite cicatrice. Comme la plupart des officiers de la Wehrmacht, l'homme était bien

rasé. Il avait des yeux froids bleu-gris et ses iris ressemblaient à des épingles. Elle n'osa respirer à nouveau que lorsqu'elle entendit la voix de Kaj derrière lui.

— Un vrai délice, comme je l'avais dit, n'est-ce pas Andreas ? l'entendit-elle dire.

Il apparut dans l'embrasure de la porte, les bras croisés sur la poitrine. Lisa voulut exprimer sa joie de le retrouver, mais elle vit avec déception que toute son attention était portée sur l'homme peu sympathique.

Andreas s'assit dans le seul autre fauteuil qui se trouvait dans la chambre de Lisa. Il l'étudia sans dire un mot.

— Ach Gudy, voilà donc le petit morceau de sucre que tu gardes caché...

Lisa eut un frisson en voyant la façon dont il la regardait.

Kaj s'assit sur le lit, à côté du fauteuil de Lisa, et commença à l'embrasser avec une certaine brutalité intensionnelle. Sa main disparut sous sa jupe et il écarta ses cuisses.

Lisa se débattit afin d'échapper à son « étreinte ». Elle se sentait terriblement embarrassée de la manière dont il la traitait en présence de cet Andreas effrayant.

— Kaj, Kaj, attends une minute..., cria-t-elle.

Elle se rappela soudain que Kaj avait un penchant pour le schnaps.

— Où est le schnaps ? En as-tu apporté ?

Kaj fut immédiatement distrait.

— Bien sûr, Pouss, répondit-il en souriant.

Il désigna une boîte en carton près de la porte.

— Va le chercher.

Il la frappa fortement sur les fesses lorsqu'elle se leva et les deux hommes éclatèrent de rire quand elle poussa un cri aigu.

— Nah, Andy ? dit Kaj quand ils eurent tous les trois un verre rempli de schnaps en main.

— C'est une cage à poule ici, répondit Andreas en examinant la pièce avec dédain, je ne peux même pas me tenir debout.

Il but une grosse gorgée de schnaps, lança à Lisa un regard perçant, puis se lécha les lèvres.

— Au rez-de-chaussée, conclut-il.

Les yeux de Lisa s'écarquillèrent sous le choc. Le verre qu'elle tenait dans ses mains trembla et elle en prit rapidement une gorgée. Mieux vaut ne pas montrer sa peur maintenant, se dit-elle, pas devant ce sale type.

— Il y a une belle grande chambre en bas de l'escalier, dit Andreas, c'est là que dormait cette sale Juive, mais je crois qu'ils ont bien tout fumigé, la dernière fois que je l'avais demandé. Quoi qu'il en soit, c'est toujours mieux qu'ici.

Il fit un signe de tête en direction du lit de Lisa, d'un air méprisant.

Lisa eut le souffle coupé quand Andreas parla de sa grand-mère.

— Qu'est-il arrivé à cette femme ? demanda-t-elle en tremblant.

Andreas la regarda longuement dans les yeux, puis rit d'un air sévère.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas ! répondit-il en ricanant.

Kaj se tenait déjà près de la porte avec, dans les bras, la boîte contenant les bouteilles, les saucisses et le pain. Tous deux l'attendaient car ils craignaient qu'elle ne s'échappât. Étourdie par l'alcool et l'angoisse d'un mauvais pressentiment, elle se laissa emporter par les deux hommes.

Depuis qu'elle était dans la maison, elle avait évité la chambre de sa grand-mère. Quand Andreas ouvrit la porte, elle ferma les yeux sur les émotions qui l'envahirent immédiatement.

Andreas la poussa sans attendre vers le grand lit semi-circulaire de grand-mère. Quand ils tombèrent ensemble dessus, il mit sa main sous son chemisier et commença à la peloter.

— Ne veux-tu pas d'abord un peu de schnaps ? s'écria Lisa pour mettre fin à ses manières si brutales.

Il s'assit, le regard menaçant, et prit la bouteille que Kaj lui tendit.

Après avoir pris une grande gorgée, il porta la bouteille aux lèvres de Lisa.

— Toi aussi, ma chérie..., dit-il en souriant et en faisant rebondir le goulot sur ses dents.

Lisa but avec difficulté, tandis qu'Andreas continuait à lever la bouteille. L'alcool lui brûlait la gorge et elle devait s'efforcer de ne pas tousser ou avoir un haut-le-cœur.

— Donne-m'en encore ! murmura-t-elle en se disant que tant qu'ils joueraient à ce petit jeu, il ne la tripoterait pas.

Kaj avait les yeux rivés sur elle. Lisa connaissait tellement bien ce regard, celui qu'il avait toujours avant de lui faire l'amour sauvagement et brutalement.

— Toi d'abord, Andreas, dit-il doucement d'une voix rauque, je l'ai déjà fait plein de fois avec elle. Prends-la par derrière, elle a de belles grosses fesses !

Sans aucune hésitation, Andreas commença par lui ôter sa blouse.

Lisa bénit le schnaps. Elle était ivre et tout semblait flou ; elle avait l'impression que tout ce qu'ils lui faisaient n'était pas réel, comme si elle regardait ce qui se passait à distance, sans aucune émotion. L'ivresse la mettait dans un état de stupeur tel que tout lui était égal, Kaj, Andreas, Andreas ou Kaj. Sa peur s'était heureusement dissipée sous l'effet de l'alcool.

— Faisons autre chose, grogna Andreas après un moment.

Il la tourna de sorte que sa tête pendait maintenant au bord du lit.

— Viens, mon ami, dit-il à Kaj en lui faisant signe de s'approcher et en lui écartant les jambes au même moment.

Il enfonça son pénis au plus profond d'elle.

Kaj, le pantalon déjà au niveau des genoux, s'agenouilla devant le lit et mit son pénis durci près de sa tête tournée vers le bas.

— Ouvre ta bouche ! lui ordonna-t-il.

Elle n'obéit pas immédiatement et il lui pinça alors les narines de la main gauche en plaçant son gland contre ses lèvres entrouvertes.

— Suce, salope, marmonna-t-il.

Lisa eut peur de suffoquer. Des larmes lui montèrent aux yeux et elle ouvrit la bouche plus grande.

Oh, mon Dieu, qu'étaient-ils en train de lui faire ? Andreas utilisait à la fois ses doigts sur sa vulve et son pénis dans son vagin, tandis que Kaj faisait bouger sa verge rapidement dans sa bouche.

Elle devait tenir le coup, il le fallait absolument ! Elle avait remarqué que le schnaps les avait rendus impatientes et méchants, et leur avait ôté tout sentiment à l'exception de celui de la luxure, du plaisir violent et dangereux.

Les deux hommes semblaient déterminés à profiter de son corps pour une longue durée. Encouragés par la grande quantité d'alcool qu'ils avaient imbibé, ils inventaient les positions les plus folles et les plus étranges qu'il soit. Lisa était tournée dans tous les sens comme une poupée sans vie.

— Oh, maman ! cria-t-elle avant d'enfin s'évanouir.

-

Le lendemain matin, Willi Tannhäuser, l'un des serviteurs de la maison, la trouva enroulée dans le couvre-lit qui était taché de sang et sentait l'urine et les fèces.

Il lui vaporisa de l'eau sur le visage afin de la réveiller, tout en examinant sans surprise les contusions qu'elle semblait avoir sur tout le corps.

— Andreas Messer, c'est sûr, marmonna-t-il.

Il tenait un bassin d'eau tiède devant elle et elle se tamponna prudemment le visage avec un gant de toilette.

Il la regarda d'un air sérieux et secoua la tête.

— Andreas Messer est un boucher, dit-il doucement, il fait partie de la gestapo contre les Juifs, ainsi que de

l'Ordnungsschule. Ce n'est pas quelqu'un qu'il faut avoir dans son cercle d'amis, Fräulein.

Elle ressentit l'envie de pleurer.

— Je sais, mais qu'est-ce je peux faire ? Je n'ai nulle part où aller...

Ces mots de désespoir furent prononcés par des lèvres meurtries et craquelées. Elle se souvenait qu'Andreas l'avait frappée au visage parce qu'elle n'avait pas réagi assez vite à ses atroces exigences. Elle regarda d'un air hébété les nombreuses taches de sperme qu'il y avait sur le lit et remarqua qu'il y en avait même sur le sol. À côté d'elle gisait une bouteille de schnaps vide dont le col était couvert de sang.

— Fräulein, dit l'homme, j'ai trouvé votre photo dans cette chambre. Vous êtes en danger.

Lisa se contenta de regarder dans le vide.

— Grand-mère ! marmonna-t-elle d'une voix étouffée.

Willi feignit de ne pas entendre.

— Je vous en prie, murmura-t-il, prenez un bain, puis remontez dans votre chambre... Personne d'autre ne sait que vous êtes ici.

En voyant son regard surpris et apeuré, il poursuivit calmement.

— Ils sont partis tôt ce matin. Allez-y maintenant, Fräulein, je vous en prie...

Kaj ne retourna à Monbijou qu'après plus d'une semaine.

Il était encore ivre quand il avait quitté la villa à l'aube. Andreas était apparemment déjà parti et Kaj n'avait

même pas essayé de se rappeler quand son ami s'en était allé.

Non sans peine, il avait enfourché sa moto et conduit jusqu'à Spandau, balayé par l'air chaud de juin, au petit matin. Une fois arrivé, il s'était glissé dans son lit et n'en était plus sorti que pour vomir ou uriner.

Le souvenir de leur débauche avec Lisa le remplissait à la fois de honte et d'excitation.

Qu'Andreas fut vraiment un cochon, il s'en rappela avec enthousiasme, quand il se sentit un peu mieux en fin d'après-midi. Il avait participé à de nombreuses chouettes fêtes auparavant, mais celle-ci les battait toutes ! Il se souvenait de presque toutes les choses qu'Andreas et lui avaient faites à Lisa, et dès qu'il fut à nouveau sur pied, il se masturba souvent sous les couvertures de son propre lit en y repensant. Il tenta d'ignorer le fait qu'il revoyait plus Andreas à l'action, dans l'une ou l'autre position, que Lisa qui, la plupart du temps, était écrasée entre eux deux, telle une poupée de chiffon.

Une semaine plus tard, il fut informé qu'il avait vingt-quatre heures pour préparer la maison de Grunewald pour l'arrivée de son oncle. Il sut alors que Lisa devrait aller ailleurs immédiatement ! Il prit une moto dans la mesure où il se rendait bien compte que l'emmener dans une voiture de la Wehrmacht était chose impossible.

-

Lisa ne s'attendait pas à ce qu'il vienne à Monbijou ce jour-là. Elle était couchée dans son lit, loin des domestiques de la maison qu'elle évitait, trop honteuse de les affronter. Elle craignait que Willi Tannhäuser n'eût raconté ses mésaventures aux autres serviteurs.

Kaj se demanda si elle n'avait pas perdu du poids. Il remarqua que sa bouche et un côté de son nez portaient encore des traces de contusion.

— Tu dois partir d'ici !

Ce fut tout ce qu'il dit.

Il jeta un sac en toile par terre et elle commença rapidement à y fourrer quelques-uns de ses vêtements, après avoir enfilé une robe et utilisé un morceau de ficelle pour attacher ses cheveux en queue de cheval.

— Verdammt, Mensch, s'écria-t-il, agacé par les questions qu'elle lui posait dans la panique, nous ne pouvons pas emmener ta maudite valise sur ma moto. Mon oncle va arriver aujourd'hui, alors soit rapide, pour l'amour de Dieu !

Une fois à l'extérieur, elle se blottit contre lui sur la moto et il sentit une intense excitation l'envahir. Maudissant cette situation, il prit un chemin de terre quelque part à l'extérieur de Grunewald et s'arrêta près de quelques buissons, où il supposait être à l'abri des regards.

Une peur soudaine s'afficha sur le visage de Lisa. Elle lutta pour garder son calme et remplaça cette crainte par un sourire charmeur.

— Oh mon bébé, murmura-t-elle, je t'ai manqué alors ?

Elle ferait n'importe quoi, n'importe quoi, pour le garder auprès d'elle. Il était tout ce qu'elle avait dans ce monde fou.

— Ici, murmura-t-elle en soulevant sa jupe jusqu'à la taille, ici, sur la moto ! Prends-moi, prends-moi !

*
*
*

SPANDAU

*



-

Yi King Hexagramme 11 : Bien-être

-

Signes mixtes : Quand le ciel se penchera sur la Terre,
il y aura un bref moment de paix

-

L'harmonie intérieure peut exister
si le ciel cherche à rentrer en contact avec la Terre.

*

Le logement de Kaj à Spandau n'était pas très spacieux et terriblement en désordre, avec des bouteilles vides, des cendriers pleins, des assiettes garnies de restes de nourriture et des vêtements entassés hors des armoires. Lisa se mit immédiatement à l'ouvrage pendant que Kaj ramenait la moto à la caserne pour l'échanger contre une voiture. Il avait déjà donné les instructions nécessaires à Monbijou, mais ne voulait rien laisser au hasard quand il s'agissait de son puissant oncle.

Kaj habitait à la Riessenstrasse, une des rues parallèles qui menaient indirectement à la grande citadelle, là où se trouvait le siège de la Wehrmacht.

Lisa se disait qu'elle pourrait à nouveau respirer. Elle était en ville et non plus dans cette villa où elle avait maintenant principalement de mauvais et même horribles souvenirs.

Elle chercha en vain des produits de nettoyage et décida finalement d'aller frapper à la porte de la cave, là où la concierge de l'immeuble était censée loger.

La femme lui donna un balai et une serpillière. Elle ne pouvait pas lui procurer de savon, lui dit-elle en ronchonnant, car à l'heure actuelle, personne à Berlin ne pouvait s'en offrir.

Lisa se mit à la tâche en chantant. Elle se demanda si les horreurs qu'elles venaient de subir faisaient maintenant partie du passé, mais se dit qu'il valait mieux ne plus y songer.

-

Le froid la réveilla et elle chercha à tâtons les morceaux de tissu déchirés qui lui servaient de couvertures. Elle repensa tristement à son imperméable chaud et rembourré qui se trouvait actuellement dans le quartier des domestiques à Monbijou, fourré dans une valise, quelque part dans un placard.

Elle avait besoin d'uriner et tendit le bras afin d'attraper le pot de chambre, puis elle effectua ce qu'on pourrait presque appeler un exploit acrobatique afin d'ôter le moins de vêtements possible. Le pot se trouvait par terre, mais son énorme ventre l'empêchait de voir son emplacement exact, si bien qu'elle se mit à faire pipi à côté. Dégoûtée, elle maugréa. Oh, mon Dieu, que faisait-elle là, à vivre comme un animal ?

Elle se remit sur la paille qui lui servait de lit. Elle nettoierait le plancher dès qu'un peu plus de lumière filtrerait à travers la petite fenêtre de la cave.

On tambourina à la porte et elle soupira.

— Lisa, Lisa, réveille-toi, cria une voix stridente.

— Je suis déjà réveillée, Anna, répondit-elle en direction de la porte fermée, j'arrive.

Tout en grelottant, elle suivit le long couloir du sous-sol qui menait à la pompe à eau située dans la cour.

À l'étage, les chambres des filles avaient toutes l'eau chaude courante, mais quand on vivait dans les caves du bordel, on devait se contenter de la grande pompe si on voulait de l'eau, et de l'eau gelée qui plus est. On était début novembre, mais l'hiver s'était déjà installé en force. Quand Lisa respirait, de petits nuages de vapeur s'échappaient dans l'air glacé. Elle leva les yeux vers le ciel encore sombre. La lune brillait là-haut, bien au-dessus des toits, et Lisa se demanda brièvement si Kaj pouvait aussi la voir.

Kaj. Finalement, il s'avérait être l'une des quelques bénédictions auxquelles elle avait eu droit durant son voyage en enfer.

Elle avait vécu avec lui à Spandau durant quelques semaines, jusqu'à ce qu'il revînt un jour à la maison pour lui dire, les yeux brillants, que son oncle lui avait donné un poste dans sa division. Après cela, il était parti pendant une longue durée. De retour de sa promenade quotidienne à Spandau, elle l'avait trouvé une fois en train de mettre la plupart de ses affaires dans un énorme sac militaire gris. Il avait pris quelques minutes pour une dernière partie de jambes en l'air, à la hâte sur le canapé,

puis l'avait embrassée avec désinvolture et lui avait fait remarquer qu'elle pouvait rester dans sa chambre jusqu'à la fin du mois de juillet, ce qui voulait dire moins d'une semaine encore, comme l'avait calculé Lisa d'un air morose. Ensuite, il s'en était allé en faisant vrombir son moteur et en la laissant dans la confusion la plus totale.

Elle ne le revit plus jamais par la suite. Plus tard, on vint chercher le sac contenant ses affaires et en même temps que lui, Kaj disparut également de sa vie.

Lisa passa alors de longues nuits à réfléchir à ce qu'elle allait faire maintenant. Elle savait déjà que madame Mitzi possédait un bordel de l'autre côté de la rue, où rentraient et sortaient quotidiennement un grand nombre des plus hauts officiers de la Wehrmacht et de SS. Quand, après quelques jours, elle n'eut plus une miette de nourriture à la maison et plus un sou dans son sac, elle décida de demander à Mitzi de lui donner un travail dans le bordel.

Mitzi ne s'opposa pas à la demande de Lisa. Une belle rouquine attirerait sans aucun doute l'attention et apporterait beaucoup d'argent à son bordel prospère. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle avait remarqué Lisa en train de se promener dans la Riessenstrasse et elle s'était demandé si la jeune fille n'avait pas commencé à travailler pour son propre compte, ce qui lui avait valu quelques questions. Le soir même, Lisa avait été présentée à la gente masculine dans une robe rouge osée qu'on lui avait prêtée.

Le bordel de Mitzi était situé dans un bâtiment qui, à l'origine, consistait en trois maisons de ville individuelles que l'on avait fusionnées pour ne plus constituer qu'une

seule grande demeure. Au centre se trouvait le salon de Mitzi, où les clients étaient reçus et invités à faire leur choix pour une heure ou toute la nuit. Le salon se composait d'un bar très luxueux entouré de nombreux canapés à deux ou trois places. Tous les jours, après l'heure de midi, des hommes aux gros portefeuilles faisaient leur choix parmi les multiples femmes de Mitzi. Lisa était toujours étonnée de voir à quel point le bordel était fréquenté à cette heure-là. Lore lui avait dit que les hommes riches de Berlin préféraient ce moment bien précis. Plus tôt dans la soirée, ils avaient leurs propres événements et réceptions, souvent en compagnie de leurs épouses ignorantes, qui ne savaient pas où leurs maris passaient la plus claire partie de leurs longs déjeuners, et la nuit, les civils normaux avaient tendance à préférer leur lit.

Lisa s'était lancée dans ce travail chez Mitzi avec une indifférence professionnelle. Elle s'en fichait de ces vieux gros Berlinois bouffis qui payaient généreusement Mitzi pour une heure de service. Elle ne voulait pas s'en soucier et encore moins penser à eux.

Elle savait juste qu'elle devait survivre à la folie de Berlin en temps de guerre et trouver un moyen de retourner dans sa famille à Rotterdam.

Le soir, lorsque les officiers exerçant leurs fonctions à Berlin pour le Reich venaient chez Mitzi, Lisa était souvent plus alerte. Ses yeux scrutaient toujours le visage des officiers blond foncé de la Wehrmacht. Après tout, Kaj ne savait pas où elle était. Elle ne l'avait jamais revu. Elle avait quelques fois surpris des bribes de

conversation sur la guerre du front de l'Est, mais cela ne lui avait jamais appris grand-chose de plus.

Elle remarqua très vite que dans la chambre, les SS avaient un comportement différent de celui des hommes de la Wehrmacht. Les hommes de la Wehrmacht passaient souvent d'un front ou d'une division à l'autre. On aurait dit parfois qu'aucun officier ou soldat n'était cantonné uniquement à Berlin. Cela les rendait quelque peu mélancoliques, surtout auprès des prostituées, leurs bonnes Allemandes.

Les officiers SS qui venaient au bordel vivaient de toute évidence à Berlin. Ils avaient comme quartier général le grand Reichshauptamt qui se trouvait en ville. Beaucoup étaient mariés et habitaient Berlin-même. Cela faisait une énorme différence. Ils n'allaient pas chez Mitzi avec l'idée que cela pourrait bien être la dernière fois qu'ils auraient du plaisir.

Chez Mitzi, on semblait toujours pouvoir ressentir cette ultime recherche désespérée du bonheur. La tension provoquée par la guerre et la peur de mourir sans gloire sur l'un des fronts de Hitler poussaient les militaires à se lâcher complètement dans cette maison de joie. Leur seule envie, c'était de faire une incroyable orgie, que ce soit au niveau boisson ou sexe. La maison close de Mitzi fut bientôt connue pour être le lieu par excellence des plus grandes exubérances et des débauches les plus effrénées qu'il soit.

-
À la fin de l'été, Mitzi fit convoquer Lisa dans son « bureau ». Lisa travaillait chez Mitzi depuis près de deux mois et lui rapportait beaucoup d'argent.

Les filles vivaient toutes dans le bordel. La chambre dans laquelle elles travaillaient était leur propre chambre et le lit dans lequel elles exerçaient leur profession était également celui dans lequel elles dormaient tard le soir et jusqu'à onze heures du matin, pour autant qu'elles n'eussent pas un client toute la nuit. Après onze heures, Mitzi accompagnait l'équipe de nettoyage dans les chambres afin de s'assurer qu'elles fussent à nouveau parfaitement prêtes pour leur service du déjeuner.

Si on était populaire chez Mitzi, on dormait peu. Mitzi n'accordait aux filles que quelques jours de congé comme récompense. Tant qu'elles le pouvaient, elles devaient gagner de l'argent. Berlin était une ville en guerre, avec tous ses avantages et ses inconvénients.

Mitzi ne donnait guère d'argent comptant aux filles. Manifestement, elle déduisait le coût du logement et de la nourriture de ce qu'elles gagnaient dans leur lit, et bien sûr, le solde était toujours à son avantage. Elle trouvait cela déjà suffisamment difficile, par les temps qui couraient, de faire en sorte que son garde-manger fût toujours bien garni et son stock de boissons bien achalandé et varié. C'était elle qui payait les « vêtements de travail » des filles, qui provenaient des plus hautes maisons de couture. Si une fille ne travaillait pas de façon satisfaisante, ou n'était pas satisfaite de la façon dont les choses étaient dirigées, elle était immédiatement invitée à partir. Berlin bondait de femmes et de filles défavorisées, prêtes à tuer pour obtenir une place au bordel.

-

La grande blonde regarda Lisa attentivement. Mitzi se décolorait les cheveux et les attachait toujours quasiment

sur le sommet de son crâne, en un chignon complexe. Elle avait plus de cinquante ans, mais il était difficile de le dire dans la faible lumière. Son visage ovale affichait encore l'éclat de la beauté nordique qu'elle était autrefois, et son long corps bien en chair était toujours très demandé par les riches clients qui avaient les moyens de s'offrir un rendez-vous galant avec la patronne. C'était la tenancière de maison close type, difficile en affaires, mais ayant bon cœur avec les filles qui faisaient pour elle ce qu'elle avait fait pour quelqu'un d'autre dans le passé.

— Lisa, dit-elle d'une voix ferme, cet après-midi, le docteur Berghaus t'examinera.

Lisa évita le regard de Mitzi. Elle avait redouté ce moment où Mitzi l'observerait d'un peu plus près, même si son ventre sans cesse croissant avait déjà provoqué des froncements de sourcils et de nombreuses questions taquines. Elle n'avait pas eu ses règles depuis le mois de mai et s'était déjà penchée maintes fois au-dessus du lavabo, dans la chambre de Kaj, pour y vomir. Au début, elle n'avait pas fait le rapprochement entre le retard de ses menstruations et ses nausées, qu'elle croyait dues à la gueule de bois qu'elle avait souvent dans la mesure où Kaj ramenait du schnaps très fréquemment. Mais une fois seule à Spandau, dans la chambre de Kaj, elle avait été obligée de faire face à la réalité, d'autant plus après que Kaj s'en fut allé à l'un des fronts de Hitler et ne lui eut donc plus fourni d'alcool.

S'il était resté, elle n'aurait pas su comment lui annoncer la nouvelle qu'un enfant grandissait dans son ventre. Après tout, il y avait un autre candidat à la paternité de son enfant.

— Lisa, dit Mitzi sèchement, tu sais ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Lisa haussa les épaules en hochant la tête.

Mitzi l'étudia en silence. Elles en sauraient davantage après la visite du Dr Berghaus.

-

Le docteur Berghaus scruta Mitzi par-dessus ses lunettes. Il se lava soigneusement les mains, boutonna sa veste et mit son long manteau noir à queue-de-pie.

— Non, Mitzi, s'écria-t-il, vous vous trompez. La grossesse ne peut pas être déjà si avancée.

Il se tourna vers Lisa.

— Elle ne ment pas quand elle dit que ses dernières règles remontent au mois d'avril. Ça fait maintenant, euh... un peu plus de quatre mois et demi. Mais le mystère a peut-être été rapidement élucidé. Il semblerait que Lisa attende des jumeaux.

Confuse, Lisa le regarda bouche bée. Oh, mon Dieu, qu'allait-elle faire avec des jumeaux ? Elle avait déjà toutes les peines du monde en ce moment, rien qu'à rester en vie.

Mitzi se pinça la lèvre, plongée dans ses pensées.

— Elle ne peut pas travailler avec ce ventre, dit-elle, elle devra nettoyer.

Elle quitta la chambre sans plus attendre. Lisa se demanda si elle était très en colère.

*

*

*

RACHEL 1

*

La bougie vacillante détourna l'attention de Lucinda des deux femmes qui se trouvaient devant elle.

Elle eut un frisson, comme si quelqu'un avait marché sur sa tombe, puis son regard se tourna à nouveau vers Rachel qui tenait son pendule au niveau des yeux. Avec le reflet de la bougie, le pendule de cristal semblait multicolore.

— Le stylo et le papier sont-ils prêts, Irina ? demanda Rachel à son amie assise à côté d'elle.

Elle fixa ensuite Lucinda du regard.

— Je dois maintenant réciter quelques chants... Tu es sûre, Lucinda, qu'on ne peut le faire que de cette façon ?

Lucinda déglutit. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience avec les séances de spiritisme. L'attitude de Rachel et le profond secret qui entourait ces rituels la rendaient nerveuse. Bien qu'elle fût une visionnaire, une voyante, les séances de spiritisme n'avaient jamais fait partie de son monde. Elle fit glisser sa langue sur ses lèvres sèches.

— Il n'y a pas d'autre moyen, répondit-elle d'une voix rauque.

— Eh bien, alors...

Rachel tenait cérémonieusement le pendule au-dessus du plateau qui ressemblait à celui du Ouija. Rachel lui avait expliqué auparavant qu'elle avait elle-même créé ce plateau, même s'il semblait être celui d'un Ouija.

Le pendule se mit à bouger et à tourner.

— Je vais maintenant demander s'il y a quelqu'un qui veut entrer en contact avec toi, Lucinda, murmura Rachel.

— Oui, répondit Lucinda en acquiesçant avec hésitation.

Elle écarquilla les yeux.

— Il y a quelqu'un que je ne connais pas qui se manifeste... C'est peut-être ton guide spirituel. Il dit qu'il s'appelle Monk. Veux-tu parler à Monk, Lucinda ?

Lucinda ne put qu'acquiescer. Elle avait l'impression que tout son corps tremblait.

— On doit appeler Monk en tapant trois fois.

Rachel frappa trois fois sur la table en bois.

— Il te salue.

Le pendule passa rapidement au-dessus de l'arc que formaient les lettres du tableau. Irina prit rapidement son stylo.

— Il dit qu'il y a un vieux danger qui revient : A T T E N D - V I E L L E - M E N A C E. Il ajoute aussi un E N F A N T - E N F A N T.

Elle réclama le silence d'un geste brusque, lorsque Lucinda commença à dire quelque chose.

— Elle t'expliquera plus tard, murmura Irina.

— Il te remet le bonjour de quelqu'un d'autre. P E T E R - P

Lucinda fondit soudain en larmes.

— Oh mon Dieu, Peter-Paul... Oh mon Dieu... s'écria-t-elle.

Elle aurait dû le savoir. Une séance de spiritisme pouvait faire resurgir des choses qu'il valait mieux garder

enfouies. Son Peter-Paul ! Bon sang, comment avait-elle pu oublier que cela pouvait arriver ! Le couvercle de la boîte qui devait rester fermée venait maintenant de s'ouvrir avec force.

Rachel replaça le pendule au centre du tableau, où il pendait comme s'il n'avait jamais bougé.

Elle regarda Lucinda avec compassion.

— Non, dit-elle à Lucinda avant même qu'elle ne posât la question, il ne peut pas te parler, mais il t'aime. Essaie de voir au-delà de ça. Je ne savais pas...

Elle secoua la tête.

— Lucinda, il est interdit de parler de cette personne. C'est une interdiction que tu t'es toi-même imposée... Allez, on ne peut pas les faire attendre, il faut qu'on continue. Monk demande ce que tu veux savoir de lui.

Lucinda regarda le pendule qui pendait maintenant presque mollement au-dessus du point de départ en bougeant légèrement. Des larmes étaient toujours accrochées aux longs cils de ses yeux rougis.

— Il s'agit d'une vie antérieure, dit-elle clairement.

Elle remarqua qu'elle avait réussi à maîtriser sa voix.

— C'est important pour moi car cette existence influence fortement ma vie actuelle.

Rachel hocha la tête.

— Pose la question, alors.

— J'aimerais savoir qui était le père des jumeaux que j'attendais dans une vie antérieure. Il y avait plusieurs, euh, candidats. Même si j'ai mon idée à ce sujet, ajouta-t-elle timidement.

Le pendule commença à se balancer fortement d'avant en arrière.

— Il ne désigne qu'une seule lettre, murmura Rachel, il n'arrête pas d'aller sur le A !

*

*

*

ANDREAS MESSER

*



-

Yi King Hexagramme 38 : Le mal fait obstacle

-

Signes mixtes : Le Mal est la cause de l'opposition et
du secret

-

L'eau et le feu

L'ignorance et les méfaits

Oh, comme je voudrais que tu sois là
Pour me protéger.

*

En raison des grandes pertes que la Wehrmacht avait subies sur le front de l'Est, Himmler, le Reichsgruppenführer des SS, était contraint de transférer bon nombre de ses officiers à la Waffen-SS.

Sachant cela, lorsqu'il fut convoqué au bureau de la Gestapo, Andreas n'avait pas du tout anticipé la remontrance qui lui pendait au nez. Après une longue attente, on le fit entrer dans le bureau du chef du Juden-Referat. L'Obergruppenführer était assis derrière son grand bureau en chêne. Il fit à peine attention au salut de Andreas, mais étudiait un dossier en fronçant les sourcils.

Enfin, il lança un regard perçant en direction de Andreas, ce qui n'était pas de bon augure.

— Sturmbannführer Messer, ce dossier indique que vous avez vidé la maison de la Juive, Sarah Friedmann ?

Cela ressemblait plus à une déclaration qu'à une question.

— Jawohl, Herr Obergruppenführer !

Une sorte d'étincelle traversa l'esprit de Andreas. L'Obergruppenführer parlait de la maison avec cette Lisa.

— Vous saviez que Friedmann n'était pas seulement importante pour notre département qui empêche la Rassenschande, mais qu'il y avait aussi des intérêts à protéger pour le SS-Wirtschafts et Verwaltungshauptamt ?

C'était le département qui gérait les biens des prisonniers de l'empire. Surtout ceux des Juifs qui avaient été « emmenés » et avaient ainsi perdu leur argent, leurs biens et tous ce qu'ils possédaient d'autre.

— Bien sûr, Herr Obergruppenführer.

— Alors pourquoi...

L'Obergruppenführer s'était levé de sa chaise et se trouvait maintenant nez à nez avec Andreas, stupéfait.

— ...n'avez-vous pas arrêté la petite-fille de Friedman et ne vous en êtes-vous pas débarrassé ? J'ai des déclarations de la Wehrmacht et du personnel du général Guderian qui disent qu'elle se trouvait dans la maison quand vous étiez en train de la fouiller. Vous avez complètement négligé sa petite-fille ! Je comprends que vous n'avez absolument rien fait à son sujet ! Elle était là, sous votre nez !

Andreas se sentit devenir livide. Cette Lisa, une petite-fille de Sarah Friedmann ! Quelle saleté ! Quelle honte ! Une Juive, il s'était souillé avec une Juive !

Confus, il leva les yeux vers son interrogateur. Il ne savait pas quoi dire.

— Je ne peux plus vous garder à mon service, Messer, grogna l'Obergruppenführer, vous avez manqué terriblement à vos fonctions dans cette affaire. Si cela devient un scandale, la Chancellerie de l'État sera impliquée !

L'Obergruppenführer se rassit et plissa les yeux.

— Présentez-vous immédiatement au bureau de recrutement de la Waffen-SS. La Gestapo ne peut pas travailler avec des officiers qui commettent de tels impairs.

Il replaça sa chaise.

— Vous avez de la chance d'avoir un bon dossier jusqu'à présent, Messer. Sinon, j'aurais dû vous trouver quelque chose de plus désagréable...

Il se pencha sur ses papiers sans même regarder l'officier, choqué et pâle comme un mort, sortir de la pièce en chancelant.

-

Anna plaça les allumettes dans la main de Lisa d'un geste ferme.

— Tu t'occupes des poêles à charbon, murmura-t-elle, j'ai déjà mis le charbon à côté de chacun d'eux.

Lisa acquiesça d'un air reconnaissant. Anna était dans la même situation qu'elle, inapte au travail de l'étage, bien que pour des raisons tout à fait différentes. Anna avait la syphilis et était dans la deuxième phase de la

maladie. Elle s'était résignée à son sort. On avait tout essayé, mais il n'y avait aucun médicament pour la soigner. Son état s'aggravait petit à petit et s'accompagnait de douleurs lancinantes dans l'entrejambe et de fièvres récurrentes. Elle était contente que Mitzi ne l'ait pas jetée dans la rue. Mitzi connaissait son devoir envers Anna qui était tombée malade en travaillant pour elle. Anna gagnait donc son toit et son couvert en exécutant les basses tâches ménagères dans le bordel. Bien sûr, il y avait toujours un grand risque que les clients qui avaient été contaminés après avoir eu des rapports avec Anna tinsent Mitzi pour responsable, d'autant plus que la source de la maladie travaillait toujours dans la maison close, mais Mitzi avait toujours eu un faible pour Anna.

Lisa, c'était une autre histoire. Elle était déjà enceinte quand elle a commencé à travailler chez Mitzi et ce qu'elle gagnait était une misère comparé à Anna. Lisa avait eu de la chance que la vieille Gerda ne fût pas revenue quelques jours plus tôt, sa maison de la Hofstrasse ayant été bombardée, de sorte qu'elle pouvait remplacer la vieille femme de ménage.

Tandis que Lisa se penchait sur le grand poêle du salon, elle entendit des cris et du bruit dans la rue. Elle souleva un coin de l'épais rideau de velours rouge, à la fenêtre de devant, et jeta un coup d'œil en direction du vacarme. Elle vit un grand camion de l'armée garé en diagonale dans la rue, juste en face du bordel. Son cœur se mit à battre plus vite. Kaj ? Elle laissa glisser le rideau de ses mains quand elle reconnut l'officier SS qui donna l'ordre à ses hommes de se déployer avant de prendre

d'assaut les escaliers de son ancienne maison. Andreas Messer.

Il lui fallut longtemps avant d'oser s'éloigner du rideau.

-

Tard ce soir-là, Anna frappa à sa porte. Lisa était déjà allongée dans son lit. Elle ne travaillait pas le soir car se lever avant l'aube était déjà suffisamment épuisant dans son état.

— Lisa..., murmura Anna, il y a ici un gentilhomme qui veut te parler...

Puis elle ajouta en souriant.

— Il dit qu'il te connaissait avant que tu ne viennes ici.

Consternée, Lisa maugréa intérieurement quand elle vit Andreas.

Il portait un uniforme de cérémonie de la Waffen-SS et se tenait silencieusement dans l'embrasure de la porte. Une large et grande silhouette menaçante.

— Alors, Lisa Friedman, la pute juive, je t'ai enfin trouvée ?

Les paroles prononcées lentement retentirent comme un rugissement aux oreilles de Lisa.

Le visage d'Andreas s'emplit soudain de colère.

— Alors ? gronda-t-il.

Il donna un coup de pied en avant et heurta le berceau qui se trouvait par terre.

Lisa hurla de douleur. Son pied avait touché son ventre.

— Je vous en prie, ne faites pas ça ! s'écria Anna qui se tenait derrière lui et observait la scène, ne faites pas de mal à ses bébés !

— Ses bébés ? répéta Andreas en regardant de ses yeux gris acier le ventre de Lisa, ses bébés ?

Anna tripotait anxieusement son tablier.

— Elle attend des jumeaux, monsieur Sturmbannführer...

D'un geste brusque, Andreas demanda à Anna de partir.

Dès que la porte se referma derrière elle, il détacha la ceinture de cuir de son long manteau épais d'officier.

— Sale pute, murmura-t-il, avec ton sale sang juif ! À cause de toi, je dois aller au front. Maudite salope !

Il la fouetta avec sa ceinture. Lisa essaya de lui tourner le dos et cria. Du sang se mit à couler sous sa chemise de nuit en lambeaux.

— Arrêtez, Andreas, dit-elle, arrêtez ! Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Le visage d'Andreas changea brusquement, comme s'il avait eu une idée.

— Des jumeaux, hein ? murmura-t-il.

Il fourra sa ceinture dans la poche de son manteau, déboutonna son pantalon et ne tarda pas à éjaculer sur Lisa après avoir caressé rapidement son pénis durci. D'un air méchant, il fit un large sourire en la voyant prosternée, puis il rajusta ses vêtements et lui donna un coup de pied avec sa botte de cuir.

— Achso, mein Liebchen...

Son regard intense et la haine dans sa voix donnèrent des frissons dans le dos lacéré de Lisa.

— Ahrend adore les jumeaux, oh oui...

Quand il fut près de la porte, il se retourna.

— On se reverra en enfer, Liebchen, dit-il en souriant toujours, dans l'enfer d'Ahrend.

Lisa s'allongea dans ses guenilles, l'air hébété. Andreas l'avait trouvée ! Oh, mais pourquoi ce n'était pas Kaj ?

Quand elle essaya de sécher ses larmes, elle sentit le sperme collant qu'Andreas avait délibérément fait atterrir sur sa joue. Elle chercha un chiffon à tâtons afin de l'essuyer.

La porte s'ouvrit d'un coup et Mitzi apparut devant elle dans sa tenue de soirée. Elle prit Lisa par l'épaule.

— Tu dois partir d'ici, et vite..., cria-t-elle à Lisa, je te donne cinq minutes !

Mitzi ferma la porte derrière elle d'un coup sec. Elle quitta rapidement le sous-sol en faisant bruisser ses jupes et claquer ses talons hauts.

Anna, qui s'était glissée dans la pièce après que Mitzi y était entrée, aida Lisa à se relever. Elle donna silencieusement sa propre robe de laine large et rugueuse à Lisa, jeta quelques articles de toilette dans un panier, ainsi que de vieux vêtements de bébé qu'elles avaient réussi à se procurer.

La porte s'ouvrit à nouveau et un inconnu entra. Il était vêtu du cuir noir des SS.

— Lisa, de la famille Friedman ? demanda-t-il sèchement, mitkommen ! Haftungsbehl.

Sous le regard des clients du bordel, fascinés et morts de rire, Lisa fut escortée par six hommes de la Gestapo jusqu'au véhicule de l'armée qui l'attendait.

*

*

*

VOYAGE DANS LES TÉNÈBRES

*



-

Yi King Hexagramme 28 : Une épée au-dessus de
votre tête, premier vers de poésie

-

N'y aura-t-il jamais de tendresse
Dans un endroit
Où toute chose
Est
Difficile et obscur ?

*

Andreas observa la scène de la capture de Lisa depuis la rue, blotti en silence dans son manteau en cuir d'officier.

D'un air grave, il regarda le camion de l'armée s'éloigner et disparaître dans la nuit noire.

Il lui avait fallu des semaines pour la retrouver, et voilà qu'elle était là, juste en face de l'ancien appartement de Kaj, dans la maison close de Mitzi Kaiser. Il jura et donna un coup de pied dans une pierre.

Il devait se dépêcher. Elle serait transférée à la prison centrale de Berlin et là, on déciderait de son sort. Il avait remué ciel et terre au Juden-Referat pour que ses origines juives soient éliminées de son dossier et qu'on la fasse transférer au Vermögensverwaltung. À présent, elle n'était plus juive mais seulement un « danger pour le Reich ». Dire qu'elle était juive porterait un trop grand préjudice à sa carrière, car les domestiques de Guderian avaient répandu des ragots sur cette nuit à Monbijou avec Kaj et Lisa. Si jamais on apprenait qu'elle avait aussi du sang juif dans les veines et qu'il l'avait désirée et s'était emparé de son corps, il serait fini. Pas un SS ne tolérerait qu'on ait volontairement des rapports sexuels avec une Juive. Le sexe avec une Juive était considéré comme de la zoophilie.

Il se mit à marcher vite. Sa voiture officielle était garée au coin de la rue. Il avait décidé de ne pas prendre de chauffeur. Cela faisait déjà une semaine qu'il avait été transféré à la Waffen-SS. L'infanterie était en fait une unité de l'armée qu'il avait toujours méprisée, mais il réalisait bien qu'il avait de la chance de ne pas avoir été placé dans l'un de ces escadrons à tête de mort qui gardaient les camps de concentration. Cela aurait vraiment été dégradant. Sa réputation de méchant lui avait assuré son rang de Sturmbannführer, même après sa relégation à la Wehrmacht. Il attendait maintenant les ordres qu'il pourrait recevoir à tout moment. Il devrait sans aucun doute quitter Berlin.

— Des jumeaux !

Il sourit.

Ce Kaj Guderian avait vraiment des semences de Aryen !

Pendant un instant, une petite idée lui vint à l'esprit, mais elle disparut tout aussi vite.

*

*

*

RAVENSBRÜCK

*



-

Yi King Hexagramme 41 : Extinction, 6ème vers de
poésie

Si je pouvais être davantage
Sans sacrifier les autres
Personne ne pourrait être blâmé...
Il n'y a pas d'endroit
Ni de place pour moi,
Je suis le serviteur des serviteurs
Un moins que rien.

*

Toutes les femmes se mirent immédiatement au garde à vous lorsque la Lägerälteste entra en râlant et vociférant dans le baraquement de celles qu'on avait mises en quarantaine. L'officier de la caserne commença tout de suite à pousser toutes les femmes vers l'extérieur, où elles devaient rester immobiles dans la douce neige qui tombait en tourbillonnant.

L'hiver était précoce cette année ; on était en novembre et déjà la neige et le grésil avaient remplacé la pluie,

tandis que de jour comme de nuit, il faisait un froid de canard.

C'était le soir et il gelait, mais Lisa ne semblait pas s'en apercevoir. Il ne faisait pas beaucoup plus chaud dans le baraquement qu'à l'extérieur, dans l'air glacial de la nuit. Les fenêtres du bâtiment étaient brisées depuis longtemps et le froid pénétrait dans ce grand espace en proie aux courants d'air. Cela faisait maintenant une ou deux semaines qu'elle se trouvait dans ce camp de femmes, mais elle avait l'impression d'y être depuis des mois.

Tout dans ce camp visait à rendre les captives soumises et insensibles. Chaque jour, des femmes étaient battues. C'était à peine si on leur donnait de la nourriture. La boue brune qui faisait office de petit-déjeuner chaque matin lui avait d'abord donné la nausée, mais maintenant, elle l'attendait avec impatience cette bouillie qu'on appelait le « Kaffetrinken ». La soupe au chou, qu'on leur servait en portion chaque midi, consistait en une masse aqueuse foncée indéfinissable parsemée de quelques rares morceaux de chou. Le soir, quand elles avaient de la chance, elles recevaient des tranches de pain moisi, mais souvent, elles n'avaient rien du tout.

Le camp des femmes se composait d'au moins cinquante baraquements ; cette information, Lisa l'avait reçue d'une Hollandaise qu'elle avait rencontrée dans les latrines et qui était emprisonnée depuis deux ans dans ce Konzentrationslager de Ravensbrück. Quand on était en « quarantaine », on devait rester dehors durant des heures pour assister aux appels et faire des exercices. Les cent quatre-vingts femmes qui se trouvaient en quarantaine devaient nettoyer les baraquements afin qu'il fût

impeccables, et ce, de trois heures et demi du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Elle n'était restée que deux jours dans la prison centrale de Berlin. Ensuite, elle avait été déportée avec trente-cinq autres femmes dans le compartiment de troisième classe d'un long train. Les soldats SS qui les accompagnaient interdisaient à tout autre personne d'entrer dans ce compartiment.

Une fois arrivée à Ravensbrück, on lui avait dit qu'elle avait eu de la chance concernant le transport car la plupart des femmes qui se trouvaient là étaient venues dans des trains de marchandises bondés de gens qui en étaient sortis, à la fin du voyage, plus morts que vivants et souillés par leurs propres excréments ou ceux des autres.

Lisa écoutait d'un air las la chef de camp crier les numéros. Si on entendait le sien, on devait sortir du rang et on ne vous reverrait plus jamais dans les baraquements en quarantaine. Le chiffre inscrit sur les baraquements du camp dans lesquels les prisonnières étaient cantonnées à leur arrivée constituait souvent un premier indice quant à leur sort, ce qui leur arriverait et où elles finiraient. Lisa savait à présent que le baraquement 35 était le plus redouté. Il signifiait un autre voyage et tout le monde savait que la destination finale serait une tombe anonyme après « destruction ». Il y avait les baraquements-prison, où l'on vivait comme dans un enfer glacial. Ils étaient réservés à celles choisies pour faire le travail d'esclave, sans suffisamment de nourriture, celles qui connaîtraient une fin cruelle et mourraient à coups de fouet, suite à un horrible accident ou à une grave maladie. Il y avait aussi

des « bons » baraquements, ceux bien en vue qui étaient pour la plupart occupés par des Aryennes « privilégiées », principalement des Allemandes, des Suédoises et des Norvégiennes.

Elle fut tirée d'un coup de sa torpeur.

21361, c'était son numéro, non ?

Elle fit un pas en avant, droite comme un i. Un nœud se forma dans son estomac tandis que ses chaussures de prison faisaient crisser la neige.

La Lägerälteste la regarda de haut en bas avant de consulter sa liste.

Lisa eut un frisson. Il semblait faire beaucoup plus chaud dans les rangs des prisonnières que lorsqu'on s'en détachait et qu'on se retrouvait seule devant elles. Elle avait été autorisée à garder sa robe de laine, mais on y avait cousu une grande croix rouge à l'avant et à l'arrière. Elle avait entendu parler de la pénurie d'habits de prison. Dans les Lager, les femmes portaient des vêtements zébrés, mais apparemment, il n'y en avait plus en stock. Elle en était heureuse. Sa robe était plus chaude que cet uniforme rayé, c'était évident, et elle était encore assez large pour abriter son ventre qui semblait chaque jour plus gros.

À son arrivée, après les inspections humiliantes, on lui avait cousu un triangle noir sur ses vêtements, avec un N en dessous. Cela voulait dire qu'elle était classée dans la catégorie « antisociale » et de nationalité néerlandaise. Elle avait été surprise de ne pas avoir reçu le triangle jaune que la plupart des Juives portaient, mais elle était reconnaissante pour chaque petite chose en sa faveur. Les Juives en quarantaine étaient terriblement maltraitées par

celle qui dirigeait ces baraquements, une Polonaise. Elles avaient toutes le crâne rasé et, comme la commandante ne pouvait s'empêcher de leur répéter fréquemment, elles n'avaient plus d'avenir.

Parmi les femmes qui avaient été amenées dans le même train que Lisa, il y avait une autre femme enceinte, clairement juive. Lisa avait échangé quelques regards complices avec elle durant le voyage, mais après l'inspection d'entrée, cette femme n'avait pas été mise dans les baraquements en quarantaine.

La Lägerälteste fit signe à une estafette du camp et ordonna à Lisa de suivre la femme vers sa nouvelle destination.

— Service Revier, baraque 34, schnell...

Lisa suivit la femme, dans le vent hurlant. Elle traversa la place du camp en direction de l'entrée principale. Ce camp était entouré d'un épais mur en béton de plusieurs mètres de haut, surmonté de fils barbelés électrifiés.

— Revier ? demanda-t-elle à celle qui l'accompagnait.

La femme corpulente portait un triangle vert avec une barre en dessous. Rien n'indiquait sa nationalité, et Lisa supposa donc que c'était une criminelle allemande.

— Tu as de la chance, répondit la femme d'un air bourru, obtenir le service Revier, c'est plutôt inhabituel. Très inhabituel.

Lisa n'osait pas espérer autant de miséricorde, comme cette femme semblait l'insinuer. Les femmes en quarantaine n'avaient pas été très optimistes quant à son avenir. Élever un bébé dans un camp était chose impossible ! Elles avaient susurré à Lisa que la femme juive enceinte avait été immédiatement emmenée au

portail du camp. Tout le monde savait qu'il y avait là un « couloir de tir », que l'on devait traverser et dans lequel on vous abattait. Certains jours, on pouvait effectivement entendre les rafales de mitrailleuses retentir dans cette zone du camp. Les femmes les écoutaient, soulagées de ne pas être là-bas, même si elles savaient très bien qu'à chaque appel, on pourrait toujours crier leur numéro et les envoyer dans ce couloir ou au baraquement 35.

Lorsque Lisa ouvrit la porte de l'infirmerie, une puissante odeur d'excrément, de sang et de pus l'envahit. Les fenêtres de l'infirmerie étaient bien fermées et la présence de nombreux corps rendait l'atmosphère étouffante et répugnante. L'air dégoûtée, elle resta paralysée en voyant tous ces lits de camp qui servaient aux malades et accueillaien parfois deux corps ou plus, allongés sur le ventre. Une étrange cacophonie de toux, de gémissements et de lamentations provenait des lits. Lisa eut l'impression d'être arrivée dans l'antichambre de l'enfer.

— Tu as de la chance, répéta l'estafette.

Pour Lisa, il ne faisait aucun doute que cette remarque se voulait une blague ironique et cynique. L'estafette la fit passer devant les nombreux lits en la poussant, pour finalement arriver au milieu du baraquement, où se trouvait le bureau de la « Sœur », l'« infirmière en chef » chargée de Revier.

L'estafette frappa à la porte.

— Ma Sœur n'est pas disponible en ce moment, dit quelqu'un d'une voix déterminée, mais mélodieuse.

La femme qui se tenait dans l'embrasure de la porte était petite. Elle avait des cheveux noirs attachés en

chignon et parlait avec un accent français. Elle portait au bras droit une bande blanche avec une croix rouge.

— La nouvelle aide pour Revier, Frau Docteur ! grommela l'estafette.

Elle remit des documents au médecin, qui furent rapidement signés. L'estafette s'attarda un instant avant de prendre la décision de quitter le baraquement. L'air dans cet endroit était peut-être plutôt insupportable, mais il y faisait au moins plus chaud que dans les autres baraquements du camp.

La doctoresse montra du doigt une chaise en bois dans cette pièce encombrée qui s'avérait être son bureau. Sur une table étaient empilés des tas de graphiques qui semblaient être des listes de température.

Elle examina longuement Lisa.

— Qui est le père de votre enfant ? lui demanda-t-elle finalement.

Lisa devint rouge pivoine.

— Pr... Probablement un officier de la Wehrmacht..., répondit-elle en bégayant.

Les sourcils de la Française se haussèrent.

— Probablement ?

— Il y a eu aussi une fois un officier de la Gestapo.

Elle avait dit ces mots en murmurant, au bord des larmes, et avant même de s'en rendre vraiment compte, elle lui raconta toute son histoire.

— Vous attendez un enfant d'un officier aryen, conclut le médecin, ce qui explique votre présence ici. Cela ne pouvait pas en être autrement. La plupart des bébés ne survivent pas dans ce camp, vous savez. Leur seule chance, c'est d'être aryens. À ce moment-là, l'enfant est

destiné à un projet secret qu'on appelle Lebensborn, je crois, et il sera placé dans une famille aryenne.

Lisa regardait par terre. Elle savait qu'elle ne devait en aucun cas faire mention de son origine partiellement juive. Elle avait appris cela suite au traitement ignoble qu'Andreas Messer lui avait fait subir.

— J'attends des jumeaux.

Elle dit ça sèchement, presque avec indifférence.

L'expression de surprise de la doctoresse ne lui échappa pas. Les yeux écarquillés, Lisa fixait le visage perplexe de la petite Française.

— Oh petite, murmura-t-elle, que Dieu te préserve du diable !

*

*

*

CHRIS 2

*

D'un air pensif, Chris versa la tisane dans les tasses en porcelaine.

— Fais attention, dit-il, c'est encore bouillant !

Lucinda acquiesça d'un air reconnaissant. Elle se moucha dans un mouchoir en papier. Elle avait un vilain rhume qui persistait.

— J'aurais aimé savoir tout ça quinze ans plus tôt..., dit-elle doucement, j'aurais pu vivre ma grossesse avec beaucoup plus d'amour et de confiance, quand j'étais enceinte des filles. Je n'ai jamais compris pourquoi je n'avais pas été contente quand la gynécologue m'avait annoncé que j'attendais des jumeaux. Quand Peter-Paul s'est montré tout excité, je suis devenue de plus en plus triste. À l'approche de la date d'accouchement, j'étais constamment énervée et fortement déprimée. Tout le monde supposait que je souffrais d'une sorte de dépression prénatale.

Elle fit un sourire timide.

— Et personne n'a compris pourquoi j'étais folle de joie après leur naissance, quand je pouvais les tenir dans mes bras et les aimer.

Son visage s'assombrit soudain.

— Ils ont dû me bourrer de sédatifs pour l'accouchement. J'étais vraiment dans tous mes états, j'étais en panique. Maintenant, je comprends que ce n'était pas étonnant, après tout ce que j'avais dû endurer en tant que Lisa. Même mon mal de dos s'était réveillé avant la naissance. Et quand, enfin, je les tenais dans mes

bras... Oh, que de larmes de joie nous avons versées !
Oui, Peter-Paul aussi. C'était tellement adorable !

— Les hommes ont tendance à pleurer aussi, dit Chris, j'ai versé de chaudes larmes à la naissance de chacun de mes deux fils, alors que Marloes gardait vraiment les pieds sur terre.

— Je suis contente d'avoir fait cette régression avec toi, Chris. Je me doutais déjà qu'il y avait dû y avoir une sorte de traumatisme à l'accouchement dans une vie antérieure, mais cela a tout expliqué. Encore une fois, ça m'énerve de ne pas l'avoir su plus tôt. Des nuages roses autour d'une naissance, c'est beaucoup plus amusant qu'une sombre dépression, fit remarquer Lucinda.

Chris joua avec son stylo.

— Et maintenant ? demanda-t-il, penses-tu en avoir terminé avec tout ça ? Mystères résolus ?

Elle le regarda d'un air perplexe.

— Peut-être devrions-nous continuer, répondit-elle, il y a encore tant d'émotions quand il s'agit des Allemands et de tout ce qui est germanique, je veux dire thérapeutiquement. Ou peut-être devrais-je aller voir un psychologue, Chris ? Après tout, ce n'est pas exactement dans tes compétences... ou...

— Eh bien..., répondit Chris avec une certaine hésitation, je connais les mêmes techniques de conversation qu'un psychologue. Je pense juste qu'il serait préférable de continuer uniquement lorsque tu seras confrontée à quelque chose qui te contrarie. Après tout, cinquante pour cent des Hollandais ont toujours des difficultés à faire face à tout ce qui concerne les Allemands nazis. Regarde tout simplement ce qui se

passé lorsque la Hollande joue au football contre l'Allemagne.

Il s'arrêta.

— Serait-il judicieux de ma part de te suggérer d'évaluer les quelques séances que tu viens d'avoir et d'y réfléchir ? Rappelle-toi que ce sera un processus très rigoureux pour toi. Tu as déjà découvert tant de choses ! Tout n'était pas que noir et blanc, comme tu l'avais toujours imaginé, n'est-ce pas ? Il y avait de bons Allemands, comme Kaj et Anna. Et il y en avait sans aucun doute d'autres.

— Qu'en est-il de ma haine pour Andreas ? demanda Lucinda.

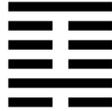
Chris écarta les doigts.

— Il y a toujours ce qu'on appelle le karma, Lucinda, répondit-il avec prudence, je ne sais pas quoi te dire à présent. Andreas et toi partagez un karma ensemble. C'est à toi de voir ce que tu veux faire à ce sujet.

*

LA SOEUR

*



-

Yi King Hexagramme 4 : Sacrifice de la Jeunesse, 1er vers de poésie

-

Il veut ce sacrifice
Sans
Contrepartie

*

La Sœur était d'une humeur exceptionnellement bonne ce matin-là. Elle avait même oublié de réprimander le personnel de Revier au sujet des listes de température de la plupart des patients atteints de diphtérie, qu'elle avait examinées de près et qui lui avaient semblées peu plausibles.

— Oh, Ahrend !

Elle rayonnait encore en pensant à sa victoire sur cette proie tant convoitée. Ils avaient été en rut, comme des animaux qui s'accouplent ! Elle s'en fichait. Depuis qu'elle avait posé les yeux sur lui, il était devenu son objectif. Mais maintenant, elle avait réussi à l'attraper dans son grand filet.

Elle suivait de son regard triomphant la nouvelle aide de Revier, cette Hollandaise qui faisait partie de leur projet commun.

— Garde-la en vie ! lui dit Ahrend, ces enfants doivent rester là où ils sont aussi longtemps que possible, sinon je n'ai rien ! Gâte-la, donne-lui ta propre nourriture, si nécessaire. Et aucun appel pour elle ! Une fois que les enfants seront nés, vous pourrez tous faire ce que vous voulez d'elle.

Il avait levé son doigt vers elle en signe d'avertissement.

— Mais pas avant que son temps soit venu !

Grâce à cette Hollandaise, elle avait finalement réussi à attirer son attention. Le matin qui avait suivi l'arrivée de Lisa à Revier, elle avait lu dans son dossier que des jumeaux aryens étaient en route. Elle avait enfin une occasion de parler à Ahrend, car il était obsédé par les jumeaux. Bien que leur contact avec le camp médical n'eût jamais été optimal, elle savait beaucoup de choses sur lui. Oh, ils avaient certainement reçu de nombreuses femmes à Revier, qui avaient eu le malheur d'être sélectionnées pour la recherche d'Ahrend. L'état dans lequel elles étaient toutes revenues était souvent pour le moins horrible. On choisissait surtout les Polonaises, et Ahrend avait une préférence pour les fermières robustes. Elle lui avait une fois demandé pourquoi et il lui avait répondu avec un petit sourire que ces Polonaises-là ressemblaient aux hommes au niveau de la force. Pour finir, c'était cette Hollandaise qui les avait rapprochés.

Elle fit claquer sa langue. Ahrend avait manifestement remarqué cette jeune fille avant même qu'elle n'arrive à

Revier. C'était sûr ! Elle s'était collée à lui telle une femelle babouin en chaleur ! Mais bien sûr, c'était un homme raffiné, oh oui. Il s'agissait juste de choisir le bon moment ! Et maintenant qu'elle l'avait eu, elle ne le laisserait pas partir ! Jamais !

*

*

*

EFFROYABLE BILAN

*

Le matin du Nouvel An, Lisa se plia soudain en deux. Haletante, elle serra son bas-ventre. Une douleur aiguë la transperçait comme un éclair. Oh, que lui arrivait-il ?

La femme qui se trouvait dans le lit en face d'elle la regarda d'un air maussade.

— Contractions, Lisa ?

La femme ne pouvait que murmurer d'une voix éraillée. Elle souffrait de tuberculose et avait une pneumonie. Elle n'avait absolument aucun espoir de survivre.

Lisa fut consternée par sa remarque.

— Oh, non, répondit-elle d'un air désespéré, pas maintenant, pas maintenant ! Oh, que Dieu me vienne en aide !

Une demi-heure plus tard, la Sœur la conduisit vers ces baraquements éloignés qui ne portaient aucun numéro et que personne ne pouvait approcher. Elle dut la tirer car Lisa se tenait à côté d'elle, apeurée, et ses jambes se dérobaient sous elle.

La doctoresse française et son personnel regardaient Lisa avancer doucement en direction des baraquements non numérotés, les yeux emplis de pitié, de peur et de dégoût.

Lisa perdit les eaux durant le trajet vers le camp médical. Sa robe et ses jambes se mirent soudain à fumer dans l'air glacial du matin. Elle fut gelée en une minute.

Elle frissonnait visiblement mais la Sœur ne dit rien. Elles étaient presque arrivées !

Le camp médical s'avérait être un petit bunker, dont les murs épais en béton étaient recouverts de carrelage d'un blanc jauni. Au centre de ce bunker se trouvait un escalier qui menait à un espace souterrain.

On emmena Lisa dans l'une des caves. Elle était maintenant toute engourdie par la douleur des contractions qui se suivaient de près, sa peur indescriptible et le froid. Quelqu'un l'amena vers une table d'opération en pierre, en forme d'auge, lui ordonna de se coucher sur cette table et de se mettre sur son côté, puis attacha de grandes ceintures de cuir autour d'elle, après lui avoir ôté sa robe de laine en lambeaux, sans ménagements. Le froid de la table en pierre la fit brusquement sortir de sa stupeur et elle regarda autour d'elle avec une peur incommensurable .

Un homme attendait là. Il portait un tablier en cuir blanc qui arrivait jusque par terre et des grands gants qui recouvraient ses mains et ses bras. Il lui écarta les jambes immédiatement pour l'examiner intérieurement.

Lisa le regarda d'un air incrédule.

— Andreas ? murmura-t-elle, c'est vous Andreas ?

*
*
*

FRANNIE

*

J'avais toujours espéré qu'on deviendrait un jour de vraies amies, mais même maintenant, je doute qu'on ne l'ait jamais vraiment été.

Elle était si talentueuse dans le domaine paranormal, si unique... J'ai ressenti la différence avec elle comme la fille aux allumettes qui se compare à une grande cheminée ardente.

Elle était pour moi comme une envie lointaine que je désirais ardemment à toute heure de la journée.

Je savais qu'elle avait bien perçu ma forme d'adoration. Je me suis rendu compte qu'elle considérait ça comme une nuisance, parce que je n'avais rien à lui offrir, à l'exception du désir dévorant de toujours être avec elle. Pour moi, elle représentait la porte totalement fermée sur une vie à laquelle j'aspirais avec beaucoup de mélancolie. Dans son entourage, je voyais des gens, des hommes et des femmes, qui étaient apparemment aussi touchés par son charisme que moi. Je l'ai vécu comme une affliction, mais pas eux, ou du moins, à moindre échelle.

Je pense que je devrais recommencer.

Je m'appelle Francisca Caron, j'ai quarante-huit ans et je me suis mariée deux fois. Mon mari actuel a deux fils de son premier mariage. J'ai moi-même un fils, Lex, qui est venu au monde il y a vingt-deux ans. Mes mariages et Lex sont des histoires différentes, avec lesquelles je ne vous embêterai pas.

J'ai étudié la psychologie à l'Université d'Amsterdam, mais j'ai préféré une carrière dans le journalisme. Cette carrière ne m'a pas menée bien loin, si on considère que la majeure partie de mon travail provenait du petit journal local. C'est pour ce journal que j'ai dû l'interviewer. C'est ainsi que je suis entrée en contact avec elle... et que mon extraordinaire passion pour elle a commencé.

-

Quand je l'ai vue pour la première fois, j'étais perplexe. Comment une femme aussi belle pouvait-elle être une voyante ? Les voyantes portent des robes odieuses, non, et elles sentent la crème Weleda et l'odeur des boutiques de nourriture bio ? Et ne portent-elles pas des collants et des chaussures en toile confortables quand il fait froid ?

Je savais par son CV qu'elle avait quarante-quatre ans, mais elle paraissait n'avoir qu'une trentaine d'années. Elle avait des cheveux roux châtain d'une couleur qui ne pouvait que être naturelle, car j'étais certaine qu'aucun coiffeur ni aucune marque de teinture ne proposaient ce genre de ton. Elle était mince et en forme. Ce qu'on remarquait le plus, c'était ses yeux. Ils étaient bleus avec une nuance de brun, ce qui au final leur donnait un reflet violet. Ces yeux vous transperçaient et lisaient vraiment en vous, comme je l'ai découvert plus tard, sous de nombreux aspects. Des yeux merveilleux... Des yeux célestes, comme je me souviens avoir pensé.

Elle m'a invitée à venir à l'un de ses enseignements ésotériques. Elle disait que cela m'apprendrait plus de choses qu'elle ne pourrait m'expliquer dans une interview.

« Ceux qui se contentent d'expliquer ce qui les rend paranormaux paraissent beaucoup moins crédibles », avait-elle dit en souriant.

J'ai donc décidé d'aller à une de ses séances et c'est là que je suis devenue accro... à elle.

*

*

*

VOYANTE

*

Quand je rencontre Frannie, j'ai toujours l'impression de la décevoir. Elle est l'incarnation de l'amour, du sacrifice et de l'aide à autrui, à un point tel, qu'elle me fait sentir davantage le poids de mes propres défauts. Frannie prend soin à la perfection de sa maison, de ses chiens et de ses amis. Je l'admire beaucoup. Récemment, elle m'a offert un morceau de tarte aux pommes, et j'ai été très étonnée qu'elle ne fût pas faite maison.

Pour moi, Frannie est comme une bonne fée. Elle est d'un niveau que je ne pourrai jamais atteindre. C'est malheureux, mais je ne suis qu'un être humain qui mène ses propres combats humains. Les femmes comme Frannie peuvent me surprendre. Elles me font reconsidérer ma vie et penser que, oui, ça pourrait également être comme ça. Ceci-dit, je n'envie pas sa vie, si ce n'est la partie qu'elle a développée à la perfection, cette partie tout à fait étrange ou différente de la mienne. Par exemple, la façon dont elle fait les choses, sa finesse, quand il s'agit des autres. Elle est toujours bien habillée et soignée. On voit bien qu'elle fait beaucoup d'efforts à ce niveau-là. Moi, je ne suis qu'une souillon dans l'âme. Je suis un peu folle. Chris et Ronald, mon thérapeute de régression et mon médecin traitant, m'appellent tous deux « la folle heureuse ». Je crains que cela ne soit vrai. J'ai aussi un sens de l'humour particulier qui pourrait presque être considéré comme masculin. Mais d'un autre côté, je

ne peux pas rire de la souffrance des autres, comme le ferait Peter-Paul par exemple, quand il regarde les vidéos amateurs japonaises.

Je comprends que Frannie m'adore d'une certaine manière et j'essaie de la modérer sans la blesser. Une telle adoration, ce n'est pas bon pour l'esprit et je ne suis qu'un être humain. J'essaie de ne pas me laisser monter la tête.

Il n'y a pas longtemps, Frannie se plaignait qu'une de ses amies l'ignorait.

« Fran », lui ai-je dit, « c'est parce que tu t'investis tellement en amitié que tes amies se disent qu'il est impossible de répondre aux attentes que tu pourrais avoir d'elles. Elles préfèrent t'offenser que d'être elles-mêmes offensées. »

Cependant, elle est comme Irina, Margie et Rachel, du baume pour mon âme, même si ce n'est pas le même. Je sais qu'il y a toujours une distance entre Fran et moi, qui, pour une raison que j'ignore, est difficile à franchir. Ceci-dit, je sais aussi que ce n'est pas moi qui ai créé une telle distance, mais plutôt *son désir* de faire également partie des dimensions que je partage avec, par exemple, Margie. J'ai dit à Fran que cela pourrait arriver, si c'est dans ses possibilités, mais que je ne suis pas à même de lui prendre la main pour l'y emmener. Ce qui est cruel quand on est voyante, c'est qu'on peut le partager avec d'autres personnes, mais pas le transmettre.

Après de nombreuses années à méditer sur ce sujet, je peux maintenant hausser les épaules et dire aux gens que « les choses sont comme elles sont ». Est-ce une platitude ? Peut être. Ce qui est étrange, c'est que le monde est rempli de platitudes, mais cela ne me dérange

pas. Au commencement d'un voyage spirituel, on a tendance à chercher quelque chose de nouveau, quelque chose de différent et probablement d'excitant, seulement pour découvrir quasiment à la fin de sa quête, que « notre mère avait raison depuis le début ». Qu'en est-il de vivre dans d'autres dimensions ? C'est quelque chose qui est, à tout moment, susceptible de devenir aussi commun que notre petit-déjeuner quotidien, quelque chose de plutôt ordinaire et de différent de ce que la plupart des gens imaginent.

Je suis récemment allée à un salon de l'ésotérisme pour consulter. Oui, moi. J'aime choisir des gens qui n'ont vraiment pas l'air médiums, ceux avec lesquels je ne ressens aucun lien, ainsi, je ne risque pas de les influencer. Je veux parler de ces gens si merveilleux, avec toutes leurs coupures de journaux plastifiées et leur regard éloquent. Je les adore et attends toujours qu'ils me lisent la bonne aventure en retenant mon souffle.

Une fois, il y en a un qui m'a dit très sérieusement :

— Savez-vous que vous êtes une voyante très douée ?

Un « non-initié » ferait des bonds sur son siège en entendant ce genre de chose, mais moi, j'ai haussé les épaules.

— Oui, mais je suis ici et je vous demande..., ai-je répondu.

Pourquoi ? Parce que, quelle que soit l'étendue de nos capacités spirituelles, en vérité, *personne* ne peut lire son propre avenir ! Les personnes spirituelles sont aussi biaisées à cet égard que le premier débutant venu qui se lance dans le paranormal.

Un jour, je suis allée consulter une femme chevronnée qui savait comment entrer en communication avec les esprits, ce qui signifiait qu'elle avait des contacts avec eux (qu'on y arrive dans des salons fréquentés et bruyants m'épate), et elle a dit qu'elle était impressionnée par la qualité des esprits qui me guidaient. Ah, cette remarque m'avait surprise. La relation des voyants avec leurs guides spirituels est très personnelle, autant que les amitiés « normales ». Nous sommes amis avec des personnes que nous aimons, peu importe qu'ils aient parfois un haut (ou faible) niveau d'exigence. Cela signifie-t-il que le monde de la spiritualité est différent à cet égard ?

Je pensais que mes guides spirituels étaient tout à fait normaux.

— Pour vous, ils le sont, a-t-elle répondu, mais pas pour le reste du monde.

Ah, nous y revoilà. Cela signifie-t-il que je pourrais me vanter de la qualité de mes guides spirituels ? Là est le dilemme auquel sont confrontés les voyants. S'ils se vantent de leurs expériences, personne ne les croit, et s'ils sont discrets à leur sujet, on trouve ça honteux qu'ils ne les partagent pas. Pourtant, quoi qu'il en soit, je pense maintenant que mes esprits sont mes propres guides privés. J'ai partagé ce que je savais d'eux par obligeance, vanité, pour la gloire, ou que sais-je d'autre. Rien d'humain ne me semble extraterrestre. (Ah, j'aime ces termes contradictoires). En fin de compte, vos guides spirituels sont les vôtres, et vous ne devriez pas juger leur qualité. Vous les obtenez gratuitement et vous ne pouvez

pas les renvoyer en disant que leur qualité n'est pas celle que vous espériez.

J'ai souvent remercié le « Ciel » d'un air cynique, et j'en ai eu honte plus tard. Parce que les voies du ciel sont impénétrables.

Au cours d'une séance, tout au début de mon développement, j'ai demandé aux cieux quel était le but de mon existence.

« Lire l'avenir » ont-ils répondu.

Cette réponse ne m'a pas vraiment remplie de joie. Les voyantes font peur. Elles ne font que prédire les inondations, les accidents d'avion, les guerres et la peste bubonique, non?

Je leur ai reproché plus d'une fois. Heureusement, ils sont parfaits, et savent que, en tant qu'enfant de race humaine, moi je ne le suis pas.

Quand j'ai demandé la raison pour laquelle je devais écrire ce livre, ils ont dit : « Pour donner l'espoir ».

Cela me stupéfie encore. Qui suis-je pour donner de l'espoir à quiconque ?

*

*

*

TRAVAIL

*



Yi King Hexagramme 1 : La Création

Signes mixtes : Les Cieux ne se déplacent que vers le haut

-

Le pouvoir des dragons
A réveillé un être supérieur.
Si vous ne pouvez pas viser plus haut,
Vous feriez mieux de choisir
Une autre direction.

*

On frappa à la porte et elle ouvrit lentement ses yeux. Était-elle vraiment en train de dormir ? Elle eut soudain mal à la tête et exerça une pression sur ses tempes du bout des doigts. Elle ne devrait plus faire ça. Les réunions en masse commençaient à peser lourd sur elle !

Miranda entra dans le vestiaire et Lucinda se redressa sur le relax.

— Ouah, Lucinda ! s'exclama Miranda toute excitée, en remuant les bras.

Lucinda ferma une seconde les yeux et fit une grimace, puis elle regarda Miranda d'un air résigné. Cette femme ne s'arrête jamais, pensa-t-elle, quelque peu agacée.

En faisant encore plus de mouvements, Miranda s'assit